

Vincent Reynouard

Juin-juillet 1944...

**LES
BOMBARDEMENTS
ALLIÉS MEURTRIERS
SUR LA NORMANDIE**



La face cachée de l'invasion...

LES BOMBARDEMENTS ALLIÉS MEURTRIERS DE 1944

Collectif VHO

En 1984, le quarantième anniversaire de l'invasion alliée (habituellement appelée : « Débarquement » ou « D-day ») avait été fêté en grandes pompes au motif que, dix ans plus tard, pour le cinquantième, il n'y aurait plus assez de vétérans. Juin 1994 est venu et avec lui des commémorations plus fastueuses encore. Et voici maintenant juin 2004 qui connaîtra des cérémonies aussi somptueuses, avec, pour la première fois s'il vous plaît, la participation de l'Allemagne. Bref, contrairement à ce qui avait été annoncé, la baisse inéluctable du nombre de vétérans n'a pas entraîné celle de la fièvre commémorative. Bien au contraire : tout comme pour le prétendu « Holocauste », moins il y a de « survivants » et plus les fanatiques de la Mémoire s'agitent.

Une histoire oubliée

Mais le parallèle ne s'arrête pas là. Tout comme pour l'« Holocauste », l'Histoire du « Débarquement » véhiculée par les vainqueurs se révèle truffée d'oublis opportuns. En 1994, les organisateurs avaient insisté sur le « Welcome » dont devaient bénéficier les héros d'hier ; des milliers d'autocollants bleus avaient été diffusés qui portaient la mention : « En 1944, on leur a dit : "thank you" ; en 1994 dites-leur : "Welcome" ». Dix ans plus tard, il est très souvent question des « soldats de la liberté ». A l'appui de ce slogan éculé, on nous

ressert les sempiternelles photographies qui montrent des civils joyeux avec les « libérateurs ». Un « Débarquement » sur un lit de rose, dans la joie et la liesse générale.

Certes, des clichés montrent des villes comme Caen réduites à l'état de champs de ruines. Mais n'est-il pas beau ce soldat qui apporte la liberté à cette petite fille symbole de la France qui renaît ? Sans doute ces ruines sont-elles le résultat des bombardements alliés



Un soldat canadien évacue des civils de la ville de Falaise en 1944. Une évacuation dans la joie et l'allégresse générale.

qui ont causé certains dégâts et la mort de quelques civils restés là. Mais n'oublions pas qu'ils ont contribué à la victoire des bons et que, malgré tous les efforts, la guerre touche toujours des innocents. Alors, évoquons-les rapidement et apitoyons-nous deux minutes avant d'en venir au principal : le souvenir de la liberté retrouvée grâce à une gigantesque opération militaire... Une liberté qui valait bien quelques sacrifices.

Le discours prophétique de Philippe Henriot

Tel est le discours officiel qui peut paraître convaincant. Pourtant, ce voile pudique hâtivement jeté sur les bombardements doit éveiller notre méfiance. On sait en effet que les Alliés n'ont jamais pris de gants au moment de bombarder. Le film américain *Memphis Belle* dans lequel un bombardier B-17 survolant la ville de Brême en 1943 pour détruire une usine de construction d'avions doit, à cause du brouillard, s'y reprendre à deux fois pour toucher la cible en évitant d'atteindre les bâtiments civils alentours, est un morceau d'hypocrisie éhontée. Lorsque, le 3 mars 1942, les Alliés voulurent détruire les usines de Boulogne Billancourt, ils causèrent la mort de 632 personnes et firent environ 1 500 blessés, parmi lesquels de nombreux civils. Puis ce fut au tour de Sotteville (5 septembre 1942, 140 morts et 417 blessés), du Creusot (17 octobre, 60 mort et 80 blessés), de Lorient (14-15 janvier 1943), de Rennes (8 mars, 262 morts et 172 blessés), de Rouen (12 mars, 80 morts et 330 blessés), de Sotteville à nouveau (28 mars, 120 morts et 250 blessés), de Boulogne Billancourt à nouveau (4 avril, 403 morts et 519 blessés) et de Bordeaux (le 17 mai, 195 morts et 276 blessés)...

Si bien que le lendemain 18 mai 1943, dans un éditorial intitulé : « Et s'ils débarquaient ? », Philippe Henriot lança :

Eh bien ! je serais curieux de savoir comment les Français qui l'attendent se représentent cette libération. Je ne puis croire qu'ils soient assez atrophiés intellectuellement par la radio de Lon-



dres ou d'Alger pour s'imaginer qu'il s'agira d'une opération synchronisée : « Les Américains apparaissent, les Allemands disparaissent ». Non, quand ils ont entendu le récit de la bataille de Bizerte et de Tunis, on leur a parlé de six cents chars et de deux mille avions entrant en action tous ensemble. Se rendent-ils compte que, lors du fameux débarquement, c'est dans leurs villes que rouleront les chars et sur leurs têtes que les avions voleront et lâcheront leurs bombes ? Ils me feront sans doute la grâce d'admettre que les Allemands, bien qu'épuisés, comme chacun sait, opposeront tout de même une toute petite résistance, avec des chars eux aussi, eux aussi de l'artillerie, eux aussi des avions. Et c'est aussi dans nos villes que ces chars, comme les autres, feront déferler leur marée de fer et de feu ; et c'est sur nos têtes que ces avions déverseront leurs cargaisons de ruine

MEMPHIS BELLE

Film américain (1990). Durée TV : 1 h 45 (sans la publicité). Rediffusion. Réalisateur : **Michael Caton-Jones**. Scénario : **Monte Merrick**. Musique : **George Fenton**. Avec **Matthew Modine** (Dennis Dearborn), **Eric Stoltz** (Danny Daly), **Tate Donovan** (Luke Sinclair), **D.B. Sweeney** (Phil Rosenthal), **Billy Zane** (Val Kozlowski), **Sean Astin** (Richard «Rascal» Moore), **Harry Connick Jr.** (Clay Busby), **Reed Edward Diamond** (Virgil Hoogester), **Courtney Gains** (Eugene McVey), **Neil Giuntoli** (Jack Bocci), **John Lithgow** (colonel Bruce Derringer), **David Strathairn** (Colonel Harriman).

Aventures. Un équipage de bombardier effectue sa dernière mission avant de rentrer aux Etats-Unis. Un véritable «reportage de guerre», hautement spectaculaire.

1943. Les dix jeunes hommes d'équipage du *Memphis Belle*, bombardier B-17 basé en Angleterre, n'ont plus qu'une mission, leur vingt-cinquième, à effectuer avant de rentrer aux Etats-Unis où les attend un accueil triomphal. D'abord retardés par la météo, ils s'envolent pour Brême où doit être détruite une usine de construction d'avions. Là les attendent cinq cents canons de DCA et les chasseurs Messerschmidt dont l'un, touché, coupe littéralement en deux dans sa chute un autre bombardier de l'escadron... Peurs, hésitations, moments de panique et d'horreur puis brouillard qui les oblige à s'y prendre à deux fois pour toucher la cible en évitant d'atteindre les bâtiments civils alentours.

L'avis du journal : pour adultes et adolescents.



Ci-dessus : un programme télévisé français annonce le film *Memphis Belle*.

et de mort. Réfléchissent-ils, mes bons compatriotes, qui, tous volets clos, assis confortablement dans leur fauteuil, se gargarisent des promesses de leurs libérateurs, réfléchissent-ils que tous les belligérants profiteront avec ivresse de ce que ni les uns ni les autres ne se battront chez eux pour s'éviter le souci de rien ménager et de rien respecter ? Se disent-ils que la France ne sera plus pour eux tous qu'un champ de bataille sacrifié d'avance et allégrement par les étrangers qui s'y affronteront et que, si les Allemands étaient réduits à la défensive, ce serait précisément sur la France, glacis de la forteresse Allemagne, qu'ils livreraient leurs combats les plus farouches et les plus âpres ?*

P. Henriot se trompait : lorsque les Alliés envahirent l'Europe continentale, les Allemands n'avaient quasiment plus d'avions, notamment sur le front de l'Ouest. Mais cela n'empêcha pas, bien au contraire, la mort de venir du ciel. Car profitant de leur suprématie aérienne, les Anglo-américains avaient élaboré une tactique terrible : ouvrir la voie aux armées de terre en précédant leur marche d'un tapis de bombes, non seulement pour amoindrir la résistance, mais aussi pour désorganiser l'arrière (destruction des voies de communications...) et, ainsi, gêner l'arrivée des renforts. Voilà pourquoi dans les jours qui suivirent le « Débarquement » (le 6 juin 1944), de nombreuses villes normandes furent écrasées par les bombes anglo-américaines (et non allemandes comme on le croit trop souvent).

Des témoignages oubliés

Dans l'immédiate après-guerre, quelques-uns de ceux qui avaient vécu ces terribles bombardements choisirent de publier leur témoignage. Mais ces récits ne connurent pas une grande diffusion. A l'occasion du cinquantième de la Bataille de Normandie, V. Reynouard choisit de les exhumer. Dix ans plus tard, nous republions son texte avec quelques mises à jour.

On découvre que les « bombardements » aliés sur la Normandie furent bien plus terrible

que ne le laisse croire la propagande actuelle...

Prodromes des bombardements

Durant la guerre, l'aviation anglaise fit de multiples incursions dans le ciel normand. La Royal Air Force (R.A.F.) mitraillait les convois routiers ainsi que les trains. De nombreux civils périrent lors de ces attaques. Alexandre Caillet, auteur d'un livre intitulé : *Le Massacre de Coutances vu des premières loges***, rappelle, par exemple, que les parents d'un chanoine de la ville furent « victimes de l'un de ces mitraillages sur la ligne Coutances-Cherbourg » (p. 23).

Durant le premier semestre de l'année 1944, ces incursions aériennes devinrent plus fréquentes et plus meurtrières, Jean Seguin, auteur d'une brochure intitulée : *Bilan de la guerre en 1944 dans la Manche*, écrit :

Chaque jour, bombardements et mitraillades alliés ont lieu contre les locomotives, les wagons, parfois sur des transports de route, même des convois funèbres sont terrorisés.

Notre département connaît les alertes, les dégâts où de nombreux civils sont victimes des nouvelles méthodes de la guerre***.

De son côté, un ancien membre des équipes d'urgence de Caen, René Streiff, note :

Ci-dessous : France, 1944, un convoi sanitaire allemand détruit par une attaque en rase-mottes.



* Voy. P. Henriot, *Et s'ils débarquaient ?* (Éditions de Centre d'Études de l'Agence Inter-France, 1943), pp. 124-125.

** Auto-édité, 1985, sans pagination (afin que le lecteur intéressé puisse retrouver plus facilement nos citations nous avons paginé ce livre en commençant au chapitre intitulé : « Le Coutances d'avant »).

*** Voy. *Bilan de la guerre en 1944 dans la Manche. Bombardements. Souvenirs d'exode. Arrivée des Américains. Bataille et percée d'Avranches*. (auto-édité, sans date [probablement 1945]), p. 181.

Les trains sont fréquemment mitraillés sur la ligne Paris-Cherbourg et de nombreux civils sont tués [...]. Tous les ponts de la Seine ont été touchés par des bombardements récents*.

Ces attaques deviendront si nombreuses qu'à partir de mai 1944, « tous les trains s[er]ont flanqués d'un ou deux wagons portant chacun un canon antiaérien » (voy. *Bilan...*, p. 18). Après le 6 juin 1944, les avions alliés poursuivront leur œuvre de mort, mitraillant des civils qui, le long des routes, fuyaient les combats. Dans une brochure ayant pour titre : *Le Calvaire du Martyr*, on lit :

Des mères ont dû abandonner leur enfant tué dans le fossé où il s'était abrité ; des enfants ont dû abandonner leurs parents fauchés sur la route par des rafales meurtrières**.

De même, un habitant du Havre remarque que, durant l'été 1944, « les chasseurs anglais faisaient bonne garde [autour de la ville encerclée], mitraillant et bombardant tout ce qui circulait sur les routes, même des camions français arborant le drapeau blanc, hélas ! »***.

Cependant, ces mitraillades et ces bombardements ponctuels n'étaient rien en comparaison des bombardements massifs qui allaient se produire à partir du mois de juin 1944...

Les bombardements massifs de 1944

Les premières alertes importantes survinrent au mois de juin 1944. À Avranches, « quelques civils [furent] tués » lors d'un bombardement qui se produisit dans la nuit du 5 au 6 juin 1944 (voy. *Bilan...*, p. 19).

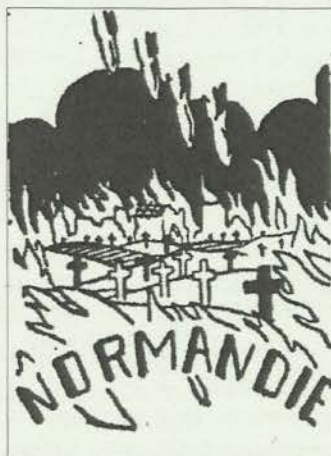
Déjà, le 4, des bombardiers avaient survolé Caen sans, toutefois, lâcher de bombes (voy. *Pendant le Siège...*, p. 9). Le lendemain, ils étaient revenus afin de bombarder (et couper) la ligne Paris-Cherbourg (*Ibid.*, p. 10).

Mais c'est à partir du 6 juin qu'un véritable ouragan de fer et de feu s'abattit sur toute la région.

La destruction d'Avranches

Le 6 juin, l'aviation anglaise jeta des tracts sur Avranches. Ceux-ci recommandaient aux habitants d'évacuer la ville. Cependant :

Bien peu d'Avranchinçais [purent] lire ces papiers alarmants, qui tombèrent dans la campagne environnante. À ma connaissance [c'est J. Seguin qui écrit], une seule famille avranchinaise prit au sérieux cette recommandation [voy. *Bilan...*, p. 19].



Dans la nuit, des bombes furent déversées sur la gare et ses environs (*Id.*). Toutefois, personne ne fuit la ville. La confiance des habitants était compréhensible ; en effet, aucun « mouvement de troupes » n'avait eu lieu dans Avranches où seule « une trentaine de

Dessin qui illustre l'éditorial *militaires* prononcé par P. Henriot le [allemands] appartenant au service 8 juin 1944.

de la Kommandantur et de la Feldgendarmarie » cantonnait (*Id.*). Son intérêt stratégique était donc très faible. Il était, en outre, devenu nul depuis la destruction de la gare.

Le lendemain, pourtant, entre 14 h 30 et 15 h 30, trois vagues de bombardiers survolèrent Avranches afin d'y larguer leurs bombes. J. Seguin raconte :

Notre maison tremble, vacarme de cloisons arrachées, de fenêtres brisées. Appuyé contre une porte, je la maintiens avec mon dos ; au second étage, mes filles sont projetées à terre, tandis que les vitres se brisent de tous côtés [*Bilan...*, p. 19].

Des incendies éclatent en mainte endroits, les pompiers tentent de les circonscrire mais : « La conduite principale de la montée de la Compagnie des Eaux est éventrée », « Moins

* Voy. R. Streiff, *Pendant le Siège de Caen... Ceux des Équipes d'urgence*. (auto-édité, sans date [probablement 1945]), p. 10.

** Brochure publiée en 1946, sans nom d'auteur et sans pagination (p. 9 de notre pagination).

*** Voy. *L'Enfer du Havre, 1940-1944* de Julien Guillemand (éd. Médicis, Paris, 1948), p. 187. Page 200, on lit : « Des évacués [du Havre] sont mitraillés par des avions alliés. Triste situation. Mais ça va ».

d'une heure après, les pompes manquent d'eau » (*Ibid.*, p. 21). L'auteur poursuit :

Des scènes atroces se renouvellent, un jeune peintre en bâtiment en costume de travail, court pour s'habiller en pompier, arrivé rue Chevreil, dont les côtés sont en flammes, il devient rapidement une torche vivante. Le lendemain matin, une femme est prise dans l'incendie de son immeuble, place Littré, elle est brûlée vive à sa fenêtre.

Dès la soirée du mercredi, les toitures et charpentes de l'église Notre-Dame-des-Champs sont en feu [...].

Vers 22 heures, des pompiers de Sartilly, puis de Ducey (8), arrivent avec du matériel. L'eau de la citerne des halles est amenée jusqu'à l'Hôtel-de-Ville.

Une dizaine d'incendies répandaient leurs sinistres lumières sur la ville, quand, vers 1 h 30, le jeudi matin, de nouveaux avions reviennent bombarder. De très grosses bombes éclatent près de la rue Belle-Étoile, rue Saint-Saturnin (deux chutes), place des Fontaines-Couvertes où de nouveaux blessés, dont M. le Maire, et un mort, jonchent le sol.

Des sauveteurs sont pris d'une légitime panique [*Ibid.*, pp. 22-23].

Le 7 juin au soir, Avranches comptait 80 morts dont un seul était... allemand (*Ibid.*, p. 21). Trois jours plus tard, un nouveau bombardement blessera un fossoyeur qui enterrait les victimes et obligera les autorités à interrompre les cérémonies d'inhumation (*Ibid.*, p. 23).

Des attaques aériennes se répétèrent jusqu'au 24 juin, jour où, désirant détruire un véhicule ennemi, les Alliés lancèrent deux bombes qui, après avoir raté leur objectif, détruisirent les dépendances de la clinique et tuèrent une religieuse (*Ibid.*, p. 26). Fort heureusement, les blessés avaient déjà été évacués.

Avranches, répétons-le, n'offrait pas un grand intérêt stratégique. Seule sa gare pouvait être considérée comme objectif militaire. Or, les bombes alliées touchèrent la ville



1944 : dans une ville normande bombardée, la façade d'un café a subsisté...

« dans tous ses quartiers, aux quatre points cardinaux » (*Id.*), tuant plus de 80 civils, endommageant environ 90 % des immeubles et détruisant entièrement le tiers de la cité (*Id.*).

Le « Massacre de Coutances »

Le 6 juin, à midi, un bombardier qui survolait la ville de Coutances (Manche), « lâcha deux grosses bombes destinées à la gare » (voy. *Le Massacre...*, p. 81). Mais ces dernières tombèrent dans une rue voisine. A. Caillet écrit :

On plaisanta sur « la maladresse des Anglais » mais tout le monde riait jaune. Il est certain et c'est là le principal que si des tracts avaient été alors jetés sur la ville pour la prévenir de la catastrophe du soir les gens seraient partis aux alentours, ne fut-ce que dans le bois des Vignettes. La peur était déjà dans les esprits.

Mais pensez-vous il n'en fit rien !

Quelques technocrates en uniforme avaient mis un point rouge sur Coutances et c'était tout.

Il n'y avait plus qu'à l'effacer de la carte sans s'occuper des habitants*.

Huit heures après cet épisode, une nuée de bombardiers apparut dans le ciel :

une des premières bombes s'abattit sur la maison de Monsieur Bosquet, rue St-Maur et une volée de pierres malodorantes arriva au travers des fenêtres du clôture du séminaire, dans le

* *Id.* Ce mépris pour la vie des civils affichée par certains Anglais est un fait qu'il serait vain de nier. Jacques-Henri Lefebvre, correspondant de guerre durant la bataille de Belgique (mai-juin 1940) raconte l'anecdote suivante : peu après la retraite des armées franco-britanniques, un « War correspondent » anglais lui déclara : « Vous auriez dû employer les gaz ! ils sont excellents contre les engins mécaniques ! Les chars allemands auraient été ainsi bloqués dès le passage de la Meuse ». J.-H. Lefebvre lui répondit alors : « Et les malheureux civils [qui fuyaient sur les routes], qu'en faites-vous ? ». En guise de réponse, son interlocuteur « haussa britanniquement les épaules et changea sa pipe de côté » (voy. Jacques-Henri Lefebvre, Notes d'un correspondant de Guerre (G. Durrassé & Cie, Éditeurs, Paris, 1942), p. 202.

local exigü qui avait été transformé en réfectoire, au-dessus des cuisines ; ceci en plein souper. Affolement et sortie précipitée des séminaristes pour gagner les caves. (Abri prévu aussi pour tout le quartier) [*Ibid.*, p. 89].

Peu après, des explosions retentirent dans différents endroits de la ville. Les caves du séminaire se remplirent de personnes terrifiées, notamment des habitants des rues voisines. Là, « *tout le monde se mit à réciter le chapelet, avec une ferveur proportionnée à la frayeur générale [...]. En plus du vrombissement infernal des avions on entendait de grands bruits sourds : c'étaient les bombes qui éclataient dans la ville !* » [*Ibid.*, p. 90].

A. Caillet poursuit :

A ce moment, le Père Hémon et le Père Kuhn appelèrent les membres des équipes d'urgence. C'est alors que je réalisai où j'avais mis les pieds en m'inscrivant sur la liste des volontaires. On se rendit au jardin public où étaient entreposés les brancards. Le spectacle était incroyable. De partout les gens se sauvaient vers la campagne avec leurs affaires entassées sur des brouettes, sur des vélos, ou sur leur dos. C'était le commencement de l'exode. Tout le monde f... le camp y compris souvent ceux qui auraient dû rester. On ne s'attendait, au pire, qu'à un petit bombardement. Or, c'était un cataclysme [...].

Les Coutançais qui se sauvaient ainsi s'en allaient se réfugier aux alentours dans les petits chemins, derrière les haies, dans les coins des champs, pansant leurs blessures... à droite ou à gauche [...].

Tout le monde se sauvait, s'enfuyait... sauf les ensevelis sous les pierres, sauf les grands blessés, sauf les morts évidemment.

Quelle panique ! quel désastre [pp. 90-91] !

Les équipes de secours eurent à peine le temps de secourir les sinistrés. Quelques dizaines de minutes plus tard, le bombardement recommença (pp. 95-96).

La recherche des blessés et des morts se prolongea jusqu'à la nuit ; chaque nouvelle victime était amenée à l'hôpital.

Beaucoup [de blessés et de morts] provenaient du Pont de Souilles, qui avait été littéralement écrabouillé. Dans la seule cave d'un boulanger,

Monsieur Neel, on retira 23 morts, asphyxiés près du four où ils s'étaient réfugiés.

Le massacre du Pont de Souilles fut encore plus incroyable, j'ai failli écrire plus ignoble qu'ailleurs. C'est à croire que les aviateurs en épargnant les Croix-Rouges de l'hôpital étaient restés la main sur la manette et avaient lâché tout le reste du chargement à Coutances. A peine

étions-nous arrivés Lucien Godard et moi qu'on nous mit à ranger les morts dans la salle située au coin de la voûte qui donnait passage pour aller à l'usine électrique [...].

[...] on mit à l'alignement une petite fille. Je n'avais pas encore l'habitude et le spectacle de cette martyre me retourna l'âme. Je fus également très ému lorsque l'on descendit d'une voiture une des jeunes filles de la famille Perraudau.

Dessin qui illustre l'éditorial prononcé par P. Henriot le 15 juin 1944 et intitulé : « La guerre des roses ».



Ses deux sœurs avaient également été tuées et dans une salle voisine leur petit frère Jean Perraudau était là,

mortellement blessé. On le connaissait très bien au séminaire et une peine immense s'empara de notre cœur lorsque le Docteur Piel nous dit dans les jours suivants qu'il succomberait sans recours à ses perforations intestinales. La morgue s'était tout de suite avérée /*sic*/ trop petite et les morts étaient aussi alignés en longues rangées, au moins trois, dans la cour. (Il y avait là plus de 300 morts).

Le Docteur Guillard, Maire de Coutances et chirurgien [...] fit joindre par des volontaires les maires des communes avoisinantes qui à leur tour contactèrent les cultivateurs, leur demandant de venir à l'hôpital de Coutances avec leurs chevaux et leurs voitures. Les agriculteurs répondirent immédiatement à cet appel et se mirent en marche le long des routes malgré tous les risques de mitraillage.

On assista ensuite dans la cour de l'hôpital à la mise en bière, d'abord dans des cercueils et ensuite dans des couvertures seulement [pp. 101-103].

Plusieurs jours après le bombardement, les Allemands vinrent déblayer un immeuble particulier dans lequel ils avaient installé leur quartier général. Sans doute recherchaient-ils des documents et des vivres qu'ils avaient entreposés là.

Toujours est-il qu'ils découvrirent plusieurs personnes enfermées dans la cave, dont une vivante ; celle-ci était l'une des filles de M. et

Mme Fatout. Elle avait certainement appelé et crié mais nul ne l'avait entendue. On ne passait pratiquement pas alors dans cette rue.

Mlle Fatout était donc restée enfermée là avec quatre morts : sa mère, Madame Fatout, ses sœurs Micheline et Christiane et son frère Roger... Affreux !

Quand on la retira de là elle était devenue folle et elle mourut deux mois plus tard [pp. 188-189].

Mais les Coutançais n'avaient pas fini de souffrir :

Le 14 juin, [les Américains] se livrèrent ainsi que les jours suivants à un nouveau bombardement de bombes incendiaires Pourquoi ? Tout était déjà écrasé, mort.

On nous larguait aussi d'autres bombes, comme cela, au passage. Comme si n'ayant pas trouvé preneur ailleurs on nous les lançait avant de rentrer à la base... [p. 203].

C'est au cours de ces journées qu'une bombe fut lancée, gratuitement, sur la cathédrale du XIII^e siècle. A. Caillet écrit :

Une des [bombes] incendiaires tomba sur l'Évêché, une autre [...] en plein sur le dôme de la Cathédrale, de toute évidence particulièrement visée. En ce qui concerne le dôme, le feu fit fondre le plomb et descendit ensuite sur les planchers qu'il consuma.

La bombe qui tomba chez Maître Barey était destinée, elle aussi, de toute évidence à la Cathédrale.

De l'Évêché lui-même, il ne resta que les murs. La scène est facile à reconstituer. L'avion piqua sur les flèches de la Cathédrale et en effectuant sa ressource avant de remonter lâcha la bombe de son fuselage sur le dôme, puis, aussitôt, après celle de son aile droite qui tomba sur l'Évêché et celle de son aile gauche sur l'étude de Maître Barey.

Seule la cathédrale dominait alors les ruines de Coutances. Ce qui se passa là était donc voulu, prémédité, mais si la Cathédrale de Fierté avait brûlé, jamais cela n'eut été pardonné, guerre ou pas guerre, aux Américains.

On veut croire qu'il ne s'est agi là que de l'exploit d'un quelconque James Bond sans passé ni culture ; avec un pari stupide à la clef

[pp. 203-205].

Plus loin, d'ailleurs, l'auteur note :

Les Américains sont des gens sans Histoire qui ne respectent pas les monuments des autres.

A titre de preuve, je rappellerai la façon dont ils complétèrent le bombardement de l'église St-Malo de Valognes. Pour établir une route, il dégagèrent chapiteaux et autres pierres sculptées



Ci-dessus : les ruines de l'église d'Evrecy après les bombardements de 1944...

à coup de bulldozer !

A Monsieur l'Archiprêtre qui intervenait pour essayer de sauver ce qui pouvait l'être, l'officier responsable répondit : « On vous fera une église neuve, Monsieur le Curé » [p. 325].

Outre les monuments religieux, les aviateurs américains ne respectèrent même pas un hôpital allemand qui avait été installé dans un château près de Coutances. Ainsi -

[...] au Château de Mademoiselle de Monthuchon un hôpital allemand s'était installé. Malgré les Croix-Rouges peintes sur les toits les américains mitraillèrent les cours du château. Plusieurs Allemands furent tués et aussi les deux neveux de Mademoiselle de Monthuchon qui en garda une profonde rancœur. Elle m'a dit en effet depuis ceci que sa douleur explique : ... « les Allemands... les Américains... tout ça, c'est la même chose ! » [pp. 215-216].

Les bombardements de Coutances causèrent la mort d'environ 380 personnes et en blessèrent 350*.

* *Ibid.*, p. 359. Aux pages 363-366, A. Caillet publie une liste de 289 noms. Toutefois, il écrit : « [...] le nombre estimé des morts coutançais s'élève à plus de 350 (dixit par exemple l'ouvrage du R[évérénd] Père Cadet sur la Libération) ; pour atteindre 380. Pourquoi cette différence ? Parce que s'ajoute au chiffre donné celui des "disparus" (p. 367) ».

Une fois de plus, il est à noter que la présence allemande dans cette ville était très discrète. Seule, donc, la gare pouvait présenter un quelconque intérêt stratégique. Or, les aviateurs américains ne se contentèrent pas de détruire uniquement cet objectif ; ils rasèrent des quartiers entiers de la ville. De plus, aucun tract ne fut lancé afin d'avertir les habitants du danger qui les menaçait.

La destruction de Caen

La bataille de Caen fut, avec celle de Falaise, la plus dure que les Alliés eurent à livrer dans le Calvados. Le Général Eisenhower lui-même a déclaré :

Les Allemands se sont battus sauvagement autour et à l'intérieur de Caen, chaque centimètre de terrain était ardemment disputé à l'ennemi, chaque poussière de ce secteur semblait valoir un diamant. Avec un acharnement farouche l'ennemi s'accrochait à ses positions au Sud de la Seine*.



Le spectacle d'une ville normande rasée par les bombardiers anglo-américains.

43 jours de combats acharnés (du 6 juin au 19 juillet 1944) furent nécessaires aux Alliés avant de pouvoir pénétrer dans la ville en vainqueurs. Cependant, une fois la place enlevée, la bataille tourna définitivement en faveur des forces anglo-américano-franco-canadiennes. Aujourd'hui, encore, Caen reste synonyme de victoire sur les armées du Reich.

Toutefois, on ne saurait oublier que, pour de nombreux Caennais, la « libération » de la ville s'accompagna d'un véritable martyr qui, souvent, se termina par la mort.

Tout commença le 6 juin, à midi. Un membre des équipes d'urgence, René Streiff, raconte :

Caen est calme... Nous allons déjeuner.

Mais à 13 h 30, tout change. Des nuées de bombardiers apparaissent à l'horizon. Avant que l'on ait le temps de se ressaisir ils sont sur nous, et, dans un grand fracas de ferraille, le bombardement commence.

Les murs tremblent. Les carreaux tombent. Les enfants et les femmes crient. Les chiens aboient.

On entend le bruit des moteurs, de la D.C.A ; des sifflements qui s'accroissent en même temps que se produisent une suite d'explosions effroyables [...]. Tout s'effondre, cheminées, portes, fenêtres, tuiles, etc. La fumée s'élève de partout. Une âcre odeur vous prend à la gorge. Des blocs de pierres difformes obstruent les rues où se creusent d'immenses cratères. Les cheveux et les vêtements sont couverts de poussière grise, des gens hagards fuient leurs maisons. Des gemissements montent vers nous...

Monoprix et les Nouvelles Galeries sont complètement soufflés, le gardien est enseveli sous sa maison. Des incendies éclatent partout. Les quartiers de Vaucelles, de la rue St-Jean, de la rue des Chanoines, du Vagueux, de la place de la Mare, du Gaillon, de la route de la Délivrande, de Saint-Pierre et du Château sont sérieusement touchés. Des colonnes de fumée noire montent sur la ville... Pendant ce temps, les réfugiés envahissent le Lycée [Malherbe, reconverti en centre d'accueil], les habits et les cheveux blancs de poussière, portant souvent au visage des blessures qui saignent, à peine vêtus, l'air hébété ; les yeux fous de terreur, serrant

contre eux le maigre baluchon qui constitue tout leur avoir.

Nous les réconfortons et nous les aiguillons vers les abris.

Le fracas est assourdissant. Les avions piquent sans arrêt vers leurs objectifs. La terre est secouée par le bruit des explosions. Le souffle des bombes nous plaque contre les murs et nous coupe la respiration. L'afflux pitoyable de nos malheureux concitoyens submerge nos services. Nous sommes débordés. Le bombardement devient de plus en plus intense.

Malgré le danger, les équipiers continuent leur service. Mes petits scouts font la police à l'entrée du Lycée place Guillouard et place de la Pyramide. Un chapelet de bombes tombe rue Arçisse-de-Caumont sur l'inspection Académique. Un autre s'abat sur le garage des cars rue Carel. Le dépôt des Pompes funèbres brûle avec tous les cercueils qu'il contenait. On sera forcé d'ensevelir les morts dans des linceuls en papier.

Les équipiers d'urgence du Lycée sont admirables. Ils ramènent les commotionnés rencontrés dans la rue et dirigent sur le centre d'accueil la

* Cité par Pierre Adam, in *Caen, Cité Martyre*, auto-édité, sans date (probablement 1944), 50 p., première de couverture.

foule hagarde des sinistrés.

Les blessés affluent vers le Bon-Sauveur [un hôpital psychiatrique] dont les quatre salles d'opérations fonctionnent à plein rendement. A chaque pas on se heurte à une civière, où un blessé gémit. Des flaques de sang maculent le pavé.

Des bombes énormes sont tombées au milieu de la cour. Une sœur a été tuée. Un arbre a été projeté sur le toit du grand bâtiment de triage.

Quelques folles restées enfermées dans les bâtiments sinistrés sont brûlées vives.

S'accrochant désespérément aux barreaux de leurs cellules, elles poussent des hurlements aigus. La chaleur est trop vive, on ne peut approcher...

Nous organisons une morgue dans le couloir des classes du Lycée : 18 cadavres y sont apportés [...].

Les carreaux des verrières tombent avec fracas et se brisent sur le sol. Les fenêtres ébranlées par les explosions arrachent leurs pènes et s'ouvrent brusquement. Mes oreilles tintent. Je suffoque. Le sol oscille sous mes pieds, comme frappé d'invisibles marteaux...

J'ai peur ! ...

A 5 heures l'ouragan se calme. Nous parcourons la ville. Partout s'offre le même spectacle de désolation : rues encombrées par des blocs de pierre, des gravats et des fils électriques, et criblées d'entonnoirs de bombes. A chaque pas on marche sur du verre, des ardoises, des tuiles, on rencontre des maisons éboulées ou des incendies qui fument et crépitent [...].

Des cris, des râles partent de dessous les décombres.

A l'Hospice de Saint-Jean, une jeune fille est vivante sous une énorme pierre que nous n'arrivons pas à soulever...

Que c'est triste la guerre !

Le corps d'une femme, affreusement mutilé, gît sur le pavé, les jambes coupées et la tête arrachée. Un peu plus loin, c'est une petite fille blonde qui frappe notre attention, inerte, les bras en croix, son tronc a été sectionné en deux par un éclat. Une mare de sang baigne ses cheveux...

Je croise des gens qui gesticulent comme des fous. Avec force éclats de rire ils m'expliquent qu'au moment du bombardement ils étaient chez eux, rue Saint-Jean, au quatrième étage. Et tout d'un coup il se produisit un grand noir et ils se sont retrouvés, sains et saufs, en bas, sur un tas de débris ! Et ils rient de plus belle !

Mais, à côté de cela, que de douleurs poignantes que de spectacles déchirants [...].

Durant toute la soirée, nous travaillons pour aménager de nouveaux abris au Lycée. Puis c'est la nuit. Une nappe de fumée rougeâtre plane sur la ville, où s'allument sans cesse de nouveaux incendies [Voy. *Pendant le Siège...*,

pp. 14-18.].

Ce premier bombardement fut particulièrement meurtrier car il surprit les gens en pleine activité ; rue de Vaucelles, par exemple, une bombe avait détruit un café, tuant 45 personnes (*Ibid.*, p. 134).

Mais les Caennais n'avaient pas fini de souffrir :

Vers deux heures du matin, des éclairs apparaissent dans le ciel, vers le centre de la ville, et des guirlandes lumineuses, l'inondent de leur clarté. C'est le signal d'un nouveau bombardement ! Les explosions se succèdent. A leur lueur on pourrait ramasser par terre une pièce de cinquante centimes.

La Maison des Étudiants, boulevard Albert-Sorel, est en feu.

Certains d'entre nous se portent au secours des malheureux que broient sans trêve de nouvelles vagues d'avions. Nous participons au sauvetage d'une dizaine de personnes enfouies dans une tranchée, place de la République. Les maisons s'écroulent autour de nous. Quelques équipiers se portent vers le quartier Saint-Jean où semblent converger toutes leurs attaques. Nous opérons dans un décor fuligineux, guidés par la lueur des incendies de Monoprix.

Nous essayons de canaliser vers le Lycée les gens rencontrés, qui fuient sans savoir où, ne pouvant rien faire d'autre, car nous n'avons pas de matériel pour déblayer... Nous sommes écrasés par la tourmente, nous n'avons plus la force de penser et nous ne réalisons pas très bien le cauchemar qui nous environne...

Quatre heures. Je n'en puis plus. Je descends dans la cave. On se croirait au temps des premiers chrétiens, dans les catacombes.

Mon ombre se détache sur la muraille, projetée par la lueur falote d'une lanterne tempête. Tout autour de moi des corps allongés et des formes assises sur les chaises. On entend la respiration sifflante et saccadée des dormeurs, des sanglots, des plaintes, des murmures indistincts. Des enfants et des grandes personnes récitent le chapelet à haute voix.

Oh ! mon Dieu, ayez pitié de nous !

La mort rôde sur nos têtes. L'abri oscille sur ses fondations. On entend toujours les avions. A intervalles réguliers, des déchirements épouvantables nous secouent et nous mettent les nerfs à nu. Je m'étends dans mon sac de couchage. Près de moi, rompus par fatigue, mes scouts dorment. Je les envie [*Ibid.*, pp. 19-20].

La même ambiance semblait régner dans tous les abris. P. Adam, réfugié ailleurs dans la ville, écrit :

Fracas des explosions formidables tombant sur les quartiers déjà touchés l'après-midi, c'est épouvantable, notre abri, très solide, remue et oscille sur ses fondations.

Va-t-on, à notre tour, trouver une mort horrible que l'on attend ?

De jeunes enfants récitent le chapelet à haute voix, les grandes personnes reprennent ensemble les prières de supplication ; on sait que la mort plane au-dessus de nous ; partout. Et les avions continuent sans fin leur ronde macabre. La guerre 1914-1918 était tout de même plus humaine, on se battait entre soldats, les victimes civiles étaient rares et les belligérants faisaient ce qu'ils pouvaient pour éviter les hécatombes. Aux bombes de l'aviation se joignent les obus de la marine anglaise du croiseur *Nelson* ou du *Georges-Leynes*, arrivés, paraît-il, au large de Ouistreham, qui participe aussi à l'oeuvre de mort [voy. *Caen, Cité Martyre*, pp. 11-12].

Vers 3 h 30 du matin, des bombes s'abattirent sur la clinique de la Miséricorde*. Or, dans l'après-midi du 6, les équipes d'urgence y avaient conduit de nombreux blessés afin qu'ils puissent y recevoir les premiers soins**. A 6 heures, R. Streiff arriva sur les lieux du drame. Il raconte :

Des scènes atroces s'y déroulent : un malade, opéré la veille d'une hernie double, après avoir réussi à se dégager au prix de terribles souffrances, a soutenu le plafond écroulé jusqu'à ce qu'on réussisse à dégager sa fille.

Des bombes incendiaires communiquent le feu aux bâtiments sinistrés. C'est un sauve-qui-peut général. Des malades, des blessés se jettent par les fenêtres pour échapper aux flammes ; de partout montent des cris et des supplications.

Les religieuses sont ad-



Dessin qui illustre l'éditorial prononcé par P. Henriot le 21 avril 1944 et intitulé : « Des tombes de Paris au berceau de Voiron ».

mirables. Elles essaient d'arracher ces malheureux à la mort. Elles réussissent à dégager à moitié le corps d'une femme. Mais la chaleur n'est plus supportable et elles doivent la laisser brûler vive, impuissantes et terrifiées...

Dans la nuit, c'est une fuite éperdue.

Des gens en chemise de nuit, nu-pieds, opérés de la veille se traînent dans les jardins environnants. De nouvelles décharges de bombes en écrasent par dizaines. Quelques sauveteurs emmènent les rescapés jusqu'à Hérouville, où ils seront hospitalisés...

Le matin la ville offre un aspect quasi désertique.

La rue des Jacobins commence à flamber à hauteur de la Gestapo. Devant la Kommandantur des autos allemandes brûlent.

Pas un être vivant !

Des bombes sont tombées dans la prairie sur les tranchées où s'étaient réfugiées quelques centaines de personnes. Là aussi il y a de nombreuses victimes [...].

Un équipier me raconte qu'il vient de voir une femme folle sortir d'une maison en flammes pour lui raconter une histoire incompréhensible, et que son histoire terminée, sans qu'il ait pu esquisser le moindre geste, elle s'est précipitée à nouveau dans le brasier***. A la Miséricorde tout est détruit. Les planchers de béton, les toits et les murs sont abattus. Des équipiers s'efforcent d'arracher à la mort les ensevelis.

Parmi eux se trouve un des chefs des Équipes nationales, dont la fiancée est sous les décombres.

Ils commencent à déblayer : au bout d'une heure on entend des appels : ce sont deux infirmières qui sont enterrées vivantes. Puis une voix faible nous parvient : c'est Chambon, l'interne en médecine. Il est vivant mais sérieusement blessé. Les secouristes redoublent d'efforts. Mais Chambon est séparé d'eux par un plancher de béton. Après des heures de travail, il faut renoncer à attaquer cet obstacle. Même si on réussissait à l'émietter, il faudrait cisailer le

* Voy. *Le Drame de Caen, juin-juillet 1944*, (préface de Jean Léon-Jean, Imprimerie Rouennaise, 1945, sans nom d'auteur), pp. 7 et 8. Cette clinique a été reconstruite après la guerre. Aujourd'hui, elle fonctionne toujours. Toutefois, aucune plaque ne vient rappeler au passant la tragédie du 7 juin 1944.

** Voy. *Pendant le Siège...*, p. 20.

*** Les civils devenus fous suite aux bombardements ne sont pas rares. Depuis maintenant cinquante ans, une femme, Jeannine X., est internée à l'hôpital psychiatrique de Caen. Petite fille en juin 1944, elle a perdu la raison lorsque sa mère est morte sous ses yeux, écrasée par les bombes. Aujourd'hui encore, dès qu'un orage gronde, cette pauvre femme se met à hurler : « Les boches, les boches » (fait rapporté par Vincent Reynouard qui a vu cette femme lors d'un stage d'un mois qu'il a effectué dans cet hôpital en tant que

réseau très serré des barres de fer qui arment le béton.

Des cyclistes sont envoyés à Saint-André-sur-Orne pour supplier les mineurs de venir faire ce travail. Ils auraient, dit-on, refusé.

On s'acharne pour dégager Chambon. Il réclame un garrot. Mais on ne peut lui faire parvenir. Bientôt il ne répond plus aux appels... On ne devait dégager son cadavre qu'au bout de quelques jours. Il avait les deux jambes fracturées.

Nous pénétrons dans un dortoir, en rampant entre les planchers de béton : les cadavres inertes reposent sur des lits souillés par le sang, la poussière et les plâtras.

Enfin le succès vient couronner les efforts désespérés de notre camarade : sa fiancée est sauvée, ainsi qu'une infirmière. On les transporte au Bon-Sauveur, véritables loques humaines, presque sans souffle... [*Ibid.*, pp. 20-22].

Au matin,

[...] l'incendie fait rage. Des nuages de fumée ocre montent du quartier Saint-Jean. Toute la rue est dévorée par les flammes [...].

Les équipiers d'urgence s'efforcent d'enrayer le terrible fléau. Hélas ils n'ont pas d'eau. Les pompiers sont débordés. Dans la nuit du 5 au 6 juin, un chapelet de bombes était tombé sur la caserne des pompiers tuant la capitaine Fouché, son lieutenant, et 17 sapeurs, et anéantissant tout le matériel. D'autres n'ayant plus de maison, ont évacué la ville, quelques-uns continuent la lutte et se conduisent en héros [...]. Les équipiers nationaux et de la D[éfense] P[assive] les épaulent, grimpent sur les maisons, sectionnent les charpentes à coups de hache pour essayer de faire la part du feu. Ils tapent avec des planches sur les foyers secondaires qu'ils douchent avec le peu d'eau qu'il nous reste et qu'il faut transporter avec des récipients improvisés. Puis une moto-pompe est remise en marche. Elle nous est précieuse [...].

Partout le même spectacle navrant s'offre à nos yeux. Ici des verres à demi remplis restent sur la table encore servie, là un cadavre nous menace de ses bras raidis et de ses yeux révulsés par l'épouvante. Ailleurs encore de pauvres vieux, effarés, incapables de faire un seul geste, vaincus par la peur, se résignent à leur sort. Nous les arrachons au brasier et nous les acheminons vers le Lycée.

Des malheureux voient flamber tout ce qu'ils



Réfugiés caennais relogés dans les carrières de Fleury-sur-Orne. Ils ont tout perdu...

possèdent. Nous sommes alors les témoins de scènes déchirantes. Un brave homme qui, hier encore, s'acharnait à lutter avec nous contre le feu, pleure devant sa maison qui brûle : « Vous savez bien ce que j'ai fait hier, nous dit-il, eh bien ! aujourd'hui c'est mon tour ! ».

Les immeubles dégringolent, les carreaux éclatent et tombent sur le sol. Des pétarades crépitent, c'est un spectacle hallucinant. Dans un immeuble qui flambe toutes les sonnettes électriques se mettent tout à coup à fonctionner.

A chaque pas, je m'empêtre dans des réseaux de fils qui pendent des murs calcinés... [*Ibid.*, pp. 28-29].

Il faudra attendre le 18 juin pour que, grâce à des explosifs, l'incendie général soit finalement éteint (*Ibid.*, p. 41).

Mais entre temps, d'autres bombardements vinrent endeuiller la ville. Trois jours après les deux premières attaques :

Un nouveau bombardement atteint la rue de La Délivrande, le quartier Saint-Gilles et le Vaugueux. Des gens se cramponnent à leurs biens et demeurent dans les caves de leur maison. Hélas ! beaucoup périront, les uns écrasés par les bombes, les autres asphyxiés sous les décombres, comme ceux dont on a retrouvé récemment le testament. Ce document est terrifiant : le père est enseveli dans l'abri avec sa famille. Il note ses impressions au fur et à mesure que l'air se raréfie dans la cave : « Nous étouffons... Ma femme se meurt... Les tempes me bourdonnent... Je sens que c'est bientôt la fin... Je dois... francs à M. X... Je prie celui qui trouvera ce papier d'acquitter ma dette... c'est fini... J'étouffe »... [*Ibid.*, p. 30].

* *Ibid.*, pp. 82-83, voy. aussi Caen, *Cité Martyre*, p. 22.

Les secouristes travaillèrent sans relâche. Certains payèrent de leur vie ce dévouement, tel ce scout de quatorze ans qui, engagé dans les équipes d'urgence, mourut, l'intestin perforé par un éclat de verre provenant d'une glace qui s'était brisée suite à la chute d'un obus (*Ibid.*, p. 43).

Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1944, un terrible bombardement pulvérisa l'église Saint-Julien, anéantit les stocks du Secours national (vêtements, chaussures...), ravagea l'Institut de Chimie et entraîna la destruction totale, par incendie, de la bibliothèque universitaire (des manuscrits du XVe siècle brûlèrent)*. Le 18 juillet, un dernier bombardement eut pour objectif le quartier de Vaucelles où quelques Allemands résistaient encore. 2 500 avions y déversèrent 8 000 tonnes de bombes pendant

que les canons canadiens tirèrent 24 000 obus (voy. *Pendant le Siège...*, p. 130).

Sur les 15 000 immeubles qui composaient Caen début 1944, 9 000 furent totalement sinistrés, 5 000 partiellement détruits et 1 000 ne furent pas (ou très peu) touchés soit un total de 93,33 % d'immeubles sinistrés*. Quand au nombre de victimes civiles, en juin 1945, 1 297 cadavres avaient été identifiés, 72 demeuraient inconnus (voy. *Pendant le Siège...*, p. 134). Toutefois, ce chiffre reste en deçà de la réalité, car bien des civils périrent brûlés ou broyés et leurs restes se mêlèrent aux débris des maisons. Selon R. Streiff, 2 000 personnes périrent les 6 et 7 juin 1944 et 300 le 7 juillet (*Id.*). Soit un total de 2 300 auquel il est nécessaire d'ajouter tous ceux qui périrent pendant le siège.



Ci-dessus : Caen, 1944. Des sauveteurs transportent un cadavre trouvé dans les ruines après les bombardements.

Ci-contre : Caen. Des victimes des bombardements sont enterrées dans le cimetière du

La destruction d'Évrecy

D'autres agglomérations subirent des bombardements violents et soudains plusieurs jours après l'invasion. Tel fut le cas d'Évrecy, petite agglomération rasée dans la nuit du 14 au 15 juin 1944. Sur le site Internet de la ville, on lit :

Évrecy a versé un tribut exceptionnellement lourd aux combats de l'été 1944. Au cours des trois bombardements qui se sont succédé durant cette période, notre commune a perdu 130 de ces concitoyens sur une population totale d'environ 400 personnes. Les obus ont détruit à 86 % le village laissant ainsi aux rescapés un immense champ de ruines.

Voici le récit de ce qu'ont connu 400 personnes dans la nuit du 14 au 15 juin 1944. Ces notes ont été prises par M. Pierre Voisin, Maire Honoraire de la commune, lors des bombardements (Extrait du livre *Évrecy - 15 juin 1944* publié par la commune à l'occasion du 40^{ème} anniversaire des bombardements).

Récit des événements par Monsieur Pierre Voisin

3 h à 3 h 20 : Bombardement aérien d'Évrecy. Effrayant. Nuit sans lune. Impossible de discerner les éclatements de bombes tant ils sont nombreux pendant les 15 premières minutes. C'est l'enfer ! 40 personnes dans la cave où tout tanguait comme un cargo. Début de panique. Beaucoup veulent s'enfuir : il faut les calmer. Au bout d'un quart d'heure, court répit, suivi d'une deuxième vague moins violente.

Des équipes se constituent aussitôt pour organiser le sauvetage des blessés qui affluent au poste de secours dirigé par le docteur Gabriel Hauttemment. Celui-ci fait preuve d'un admirable courage. Il prodigue du mieux qu'il peut, sans désespérer, ses soins aux victimes, alors que les deux premiers blessés qu'on lui apporte sont sa mère et sa sœur : elles expirent l'une après l'autre dans ses bras.

Évrecy est presque entièrement rasé.

Atmosphère irrespirable.

Les cris des blessés, des murés éclatent de tous les côtés. Des familles entières sont disparues : tuées, étouffées dans les abris, brûlées dans les nombreux incendies.



Vers 15 h, les équipes d'urgence de la Croix Rouge de Caen réussissent à gagner Évrecy et à évacuer, au prix d'énormes difficultés, 36 grands blessés sur le Bon Sauveteur. Les blessés légers restent provisoirement sur place.

Le soir, 28 corps reposent sous le porche de l'église dont les voûtes sont en partie effondrées. Quelle tristesse ! Quelle désolation ! Plus de maisons... plus de routes... tout est écroulé, arraché, retourné... fouillis indescriptible... rues impraticables : les décombres y dépassent parfois 3 mètres... plus une feuille aux arbres... plus un oiseau...

M. Pierre VOISIN, Maire Honoraire
le 15 juin 1944*

La destruction du Havre

Situé à l'embouchure de la Seine, sur la rive droite, Le Havre avait été, pendant la guerre, transformé par l'occupant en une véritable forteresse flanquée d'une base sous-marine. Jusqu'au 14 juin 1944, la ville fut préservée de tout bombardement massif. Ce fait n'est guère surprenant. Le Débarquement, en effet, s'était produit sur les plages du Cotentin, c'est-à-dire à environ 60 km de la région havraise.

Toutefois, dans la nuit du 14 au 15 juin et sans qu'un tract n'ait été lancé pour avertir la population, des bombes furent déversées sur la ville. L'objectif était, tout naturellement, le port et sa base sous-marine. Ce dernier fut atteint puisqu'« une bombe de six tonnes [traversa] les six mètres de béton d'une alvéole [de la base] » (Voy. *L'Enfer du Havre*, p. 186), que 83 bateaux furent coulés et que « des centaines d'Allemands » périrent (*Id.*). Le malheur

* <http://www.ville-evrecy.fr/html/bombardements.htm>

fut que, ne s'arrêtant pas au port, les bombardiers larguèrent également leurs engins destructeurs sur la ville.

J. Guillemard, auteur du livre-témoignage susmentionné, écrit :

[...] c'était [...] un coup désastreux et sans la moindre raison militaire. 72 Havrais [furent] tués dans les quartiers du Théâtre, de Saint-Joseph où l'église était à moitié détruite, dans la halle au poisson, de la rue Montivilliers, du Palais de Justice, etc. un arrosage de bombes systématique et terroriste qui ne terrorise personne, mais qui met tout le monde en fureur.

Dans la journée, la consternation la plus profonde régna dans la population d'autant plus que l'on avait attendu, à la suite d'un tel bombardement, un débarquement qui aurait certainement réussi et qui n'était pas venu. On comprenait que tout le port pût être déclaré objectif militaire, mais la ville [...] ? On savait, au Havre, qu'à ce moment les Allemands ne demandaient qu'à se rendre après un petit « baroud d'honneur ».

« Pourquoi les Anglais se plaisent-ils à démolir la aille et à nous massacrer ? » nous demandions-nous tous, dans notre impuissance à comprendre [Ibid., pp. 186-187].

Les jours passèrent et la confiance revint. « Puisqu'ils [les Anglais] ont si bien démoli le port, ils n'ont plus besoin d'y revenir ! » disait-on [Ibid., p. 187]. Mais le 31 juillet, un nouveau bombardement du port « avec son extension sur la ville » se produisit, faisant un mort et six blessés [Ibid., p. 191]. A nouveau, la peur s'installa dans les esprits. Puis, le 2 août au soir, un véritable déluge de fer et de feu s'abattit sur la ville.

Immédiatement, M. Guillemard et sa sœur se précipitèrent dans leur cave. Il raconte :

[...] vinrent neuf personnes dont deux hommes et sept femmes, la plus âgée ayant 82 ans. Elle venait à peine de s'asseoir sur une caisse, la vieille dame aux jambes coupées par l'émotion, lorsque la tourmente de fer et d'explosifs, et le vent violent des déflagrations qui secouaient no-

tre malheureux quartier s'approchèrent de notre coin [...].

Groupés entre les piliers et l'escalier, sont nos hôtes. Par le petit soupirail arrivent les violentes gifles de vent des déflagrations proches. Personne ne doute que la mort rôde, nous voit, nous guette, nous veut. Un fox qui est avec nous tremble et gémît de peur.

Les femmes prient à mi-voix ; les hommes aussi prient, sans doute, mais secrètement. Ils disent sans conviction : « N'ayez pas peur. Cela ne changera rien à la situation ».

Mais il est en face de la mort des élans de foi spontanés que rien ne peut arrêter. Sur un éclatement plus violent, une des dames, Bretonne encore jeune mais aux cheveux blanchis et au visage émacié par les restrictions et les épreuves, Madame D... élève la voix, déclarant impérieusement : « Il faut prier tous ensemble, à haute voix. Les hommes aussi. Il n'y a que cela qui puisse nous sauver ». Ce n'est pas une demande, c'est un ordre. La tête levée, les yeux brillants de fièvre mystique, transfigurée, hors d'elle véritablement, elle prie fortement, scandant les mots de ses prières et de ses objurgations au

Seigneur et à la Vierge, ayant en elle toute la volonté et toute l'autorité des prêtres clamant les appels à Dieu devant la grotte miraculeuse de Lourdes. Et dix voix l'accompagnent, dans le fracas infernal des sifflements affolants, des éclatements et de la D.C.A. [...]. Déjà la porte de la rue est partie, arrachée... Soudain, les hurlements et les éclatements de bombes sont si proches que je crie : « tassez-vous au milieu ! » Le mouvement est instinctif et salutaire. Dans un fracas indescriptible, une avalanche de décombres arrive dans notre escalier et l'obstrue. Un peu d'air nous parvient par un petit regard pratiqué dans une des marches de pierre du vestibule surélevé qui nous couvre, nous permettant de lutter contre l'affreuse poussière des décombres que nous respirons et qui nous suffoque à moitié.

Nous pensons que la maison est tombée sur nous. Mais les bombes continuent à descendre. La prière reprend, juste comme une autre bombe fracasse notre maison et la voisine, à peu près au même point abattant le mur arrière et nous envoyant un grand souffle d'air qui balaye la poussière irrespirable. Et puis, c'est le calme absolu. C'est fini. Personne de nous n'a eu la plus petite égratignure. Ignorant combien de temps cela a duré, nous sommes bloqués,



Dessin qui illustrait l'éditorial prononcé par P. Henriot le 26 mai 1944 et intitulé : « La libération comme ils la voient ».

ensevelis entre des murs et livres de mouvements mais sans possibilité, malgré mes outils, de nous délivrer nous-mêmes. Deux chapelets de bombes étaient tombés en croix, ayant pour centre nos maisons.

J'avais un sifflet à roulette. Par trois coups successifs, je lançai mes appels par le regard des marches vers la rue, où personne ne passait. Enfin, un soldat allemand vint, demanda combien nous étions et partit ; puis ce fut un civil, et deux, et trois, dont un voisin du boulevard, qui s'affairèrent pour essayer de nous trouver une issue. Puis accoururent des hommes de la Défense passive qui firent un trou dans les marches de pierre et, avec l'aide d'une petite échelle en fer, nous tirèrent de la cave cependant que les pompiers combattaient l'incendie qui s'était déclaré dans la maison du 23, écroulée en grande partie. La nôtre, par miracle, était encore debout, n'ayant d'effondrés que l'escalier et une partie de l'arrière [*ibid.*, pp. 192-195].



1944 : des civils normands fuient les villes bombardées et détruites par les Anglo-américains.

Trente-trois habitants du Havre périrent dans ce bombardement (*Id.*). Le dimanche suivant, durant la messe, un prêtre de la ville protesta contre l'inhumanité de ces opérations de destruction (*Id.*).

J. Guillemard écrit :

En ville, le désastre était important. La consternation revint, la réprobation aussi. « Pourquoi tous ces massacrés ? A quoi servent-ils ? » se demandèrent à nouveau anxieusement les gens. Et puis, à part les sinistrés et les parents des victimes, ils n'y pensèrent plus [*Id.*].

Le 4 août, la radio anglaise annonça que « 4 500 Allemands [étaient] encore encerclés au Havre, d'où ils ne [pouvaient] s'échapper » et que « les Alliés [avaient] pour eux leur aviation, leurs grosses pièces de la côte d'en face, et les canons de leur flotte » (*ibid.*, p. 209). Ce message ne laissait rien présager de bon. Le lendemain,

le *Petit Havre* informait ses lecteurs que les autorités allemandes avaient demandé aux forces alliées une « suspension des hostilités pour évacuer la population civile » mais que « le général (canadien) [avait] fait répondre que cela n'était plus possible »*.

A 17 h 45, un avion sirène jeta quatre fusées éclairantes sur la ville, puis :

durant deux heures effroyables [...] un millier d'avions [...] [vinrent] écraser systématiquement comme s'il s'agissait d'une ville ennemie, rue par rue, maison par maison, comme des charrettes retournant un champ, jetant sur nous mille deux cents tonnes de bombes explosives et incendiaires, martelant sans répit, incendiant sauvagement. Deux cents bombes sur notre square Jean-Jaurès ; dix milles kilos sur le corps principal de l'Hôtel-de-Ville, les jardins et les alentours en étant criblés [...].

Dans [notre abri,] ce sous-sol solidement étayé, nous sommes une soixantaine de personnes qui remuons fréquemment comme dans un bateau sur la houle, tendant le dos lorsque les horribles et si longs cris des bombes descendant arrivent près de nous. sur nous, manquant de nous suffoquer lorsqu'un épais nuage de poussière de décombres, pénétre par les issues. « Ils veulent nous tuer... » remarque ma sœur. Et je pense, tout en assurant le contraire, que cela en a tout l'air. Pas la moindre panique. Seulement des gens graves que l'on devine priant silencieusement.

* *Id.*, J. Guillemard prétend que le commandant allemand du Havre faisait preuve d'une « fausse pitié » et qu'en vérité, il désirait évacuer « les F.F.I. [Forces françaises de l'intérieur, résistants qu'il sentait] prêts à seconder les Alliés et qu'il ne savait où aller chercher pour les mettre au poteau » (*Id.*). Cette affirmation est totalement gratuite. C'est une manie chez l'auteur que de toujours faire apparaître les Allemands sous un jour sombre : qu'ils se rendent coupables d'un forfait et J. Guillemard écrira que c'est là un reflet de leur mentalité ; en revanche, qu'ils agissent avec humanité et l'auteur s'empressera de prétendre que ce comportement était guidé par un mobile sans rapport avec l'amour du prochain.

ment. Parfois le « Oh ! mon Dieu ! » des femmes se tassant pour offrir moins de prise. Entre deux vagues, des hommes se risquent à regarder dehors. Un paralytique, le banquier Chalot, qui n'a pas voulu se faire évacuer, appelle sous sa maison écroulée. Quelqu'un y va. « Sauvez-en de plus pressés ; je peux attendre... » dit-il, ignorant qu'on ne peut rien faire pour lui. Une demi-heure après, il sera brûlé vif. Un peu plus loin, le garagiste Caplet rentre chez lui : des flammes le carbonisent, et sa femme doit son salut aux Allemands qui étouffent le feu qu'elle porte sur elle.

Combien de bombes sur la maison qui nous abrite ? Je ne sais. L'une d'elles [...] envoie une partie du mur arrière et l'escalier dans la cave, sans blesser personne. « Ça brûle dur... » annonce un guetteur.

— où ?

— L'Hôtel-de-ville est en feu. La rue Docteur-Maire aussi. La maison d'en face commence à flamber [...].

« Il faut partir, la maison où nous sommes commence à brûler aussi » dit-on derrière nous. Les trois issues [de l'abri] sont obstruées.

Par des couloirs de caves et un mur abattu, nous gagnons une autre sortie, assez loin et sur le perron d'un pavillon, rue Emile-Combes, nous dit-on. Ce n'est qu'un amoncellement de décombres vacillants sur lesquels il faut marcher, sous tous les traits de feu qui se plaquent sur les vêtements, et dans une chaleur de four, et dans une fumée âcre qui pique les yeux, vous aveugle et vous suffoque [...]. A chaque instant, nous risquons la chute, peut-être fatale. Combien, combien sont morts ainsi que l'on retrouvera calcinés sur les gravats ! Deux gars de la Défense passive se trouvent là, par bonheur, qui me prennent le bras et m'emmènent en terrain libre. « Allez dans la cave-abri de Bata... ».

Normandie, 1944 : dans un paysage dévasté, une grand-mère et sa petite-fille fuyant les bombardements dorment au cours d'une halte...



Une chaussée Thiers encombrée de morceaux de murs, de branches d'arbres, de poutres, de fils électriques, etc. L'Hôtel-de-Ville qui flambe, et l'immeuble Potin, et d'autres, beaucoup d'autres. On veut bien nous accepter bien que ce soit plein, et de cave en cave, longeant des civières où râlent des blessés, où reposent des morts en attendant qu'on les porte à bras quelque part, nous trouvons un coin pour attendre le jour. Une femme éplorée parle près de nous : « Mon mari vient de mourir d'émotion dans la rue. J'ai dû le Laisser pour me sauver » [Ibid., pp. 211-213].

Mais déjà le feu gagne ; il faut partir. J. Guillemaud poursuit :

[...] nous suivons la foule docile par les couloirs étroits à peine éclairés, en prenant bien garde de ne pas heurter les blessés, les mourants et les morts sur les civières, et nous sortons par la rue Jules-Le Cesne, dans le vent le plus violent qui nous amène comme des balles traçantes les flammèches de l'Hôtel-de-Ville, et sous les blocs de matières enflammées que projette le brasier qui dévore le garage d'en face. Des décombres encore, qu'ils nous faut franchir, l'un remorquant l'autre, nous empêtrant dans les fils téléphoniques jetés dans la rue, nous arrêtant pour chasser de la main sur nous une flammèche qui s'y fixe, à moitié suffoqués par la fumée et les poussières qui brûlent les yeux. Et nous voilà enfin dans une zone calme [...] errant direction Est sans savoir où aller [...] [Ibid., pp. 213-214].

L'auteur et sa sœur, dont la maison a brûlé, passèrent la nuit chez des amis qui acceptèrent de les recueillir. Plus tard, ils apprendront un terrible drame qui était survenu lors de ce

dernier bombardement : 334 Havrais, qui n'avaient pu pénétrer dans un abri que les Allemands occupaient, s'étaient :

rués pour échapper aux bombes sur l'assemblage de planches interdisant l'entrée d'une galerie non achevée et ne possédant que cette seule issue. Le pal [avait] cédé, les gens [s'étaient] précipités, et une bombe de mille kilogs [était] venue clore par effondrement l'entrée du tunnel, tuant 50 personnes. Ce [ne fut] que le lendemain après-midi, après un travail acharné, que les sapeurs-pompiers parvinrent à sauver sept des réfugiés enfouis, 7 sur 334 ! 327 étaient morts, la plu-

part asphyxiés par le manque d'air sous trois mètres d'éboulis, certains ayant le bout des doigts arraché à force d'avoir essayé de dégager la terre qui s'affaissait constamment d'autres portant les marques d'une lutte atroce pour sortir, une lutte impitoyable pour la vie... [Ibid., pp. 216-217].

Le 10 septembre, un autre drame survint :

1 500 bombardiers vinrent déverser leur chargement de bombes sur les fortifications nord, de Bléville et Fontaine-Aplemont : cinq mille tonnes d'explosifs détruisant et incendiant toutes les maisons d'habitation. Fontaine-la-Mallet souffrit énormément ; plus rien n'en resta, des familles entières gisaient sous les décombres [...] notamment neuf personnes confiantes en la Croix-Rouge qui les protégeait avec 26 autres [Ibid., p. 224].

Or, un habitant du village écrasé avait franchi les lignes afin de porter le plan détaillé des défenses allemandes aux Alliés, « mais ce fut le village qui fut détruit et la Croix-Rouge salvatrice » (Id.).

Ce même jour eut lieu le dernier gros bombardement du Havre par des navires de guerre (Id.).

Entre le 14 juin et le 12 septembre, Le Havre fut bombardé plus de 120 fois (Ibid., p. 230). Le bilan matériel fut très lourd :

256 000 mètres carrés d'habitations anéanties, rasées, pulvérisées, trois millions de mètres



Vue de Saint-Lô après les bombardements alliés de 1944. Elle sera surnommée la « capitale des ruines ».

cubes de décombres à enlever.... Au bilan des destructions : sur les 19 000 immeubles de 1939, 10 000 totalement anéantis, 2 500 gravement endommagés à abattre, 4 500 réparables. Seulement 2 500 ont été épargnés, du moins en apparence si l'on ne tient pas compte des fissures [Ibid., p. 234].

Quant au nombre de civils tués, aucune estimation fiable n'existe. Le chiffre de 2 053 cadavres enterrés dans le cimetière a été publié par les autorités havraises (Id.), cependant, il est nécessaire d'y ajouter tous les civils broyés, carbonisés, déchiquetés qui, eux, n'ont pas reçu de sépulture.

Nous terminerons ici la description des bombardements tels qu'ils eurent lieu dans différentes villes normandes. Nous aurions pu parler de Saint-Lô (Manche), surnommée, en 1944, « la capitale des ruines », de Montbourg, entièrement détruite, le 17 juin*, de Tournay-

* Voy. *Manche 1945. A travers nos ruines* (collectif, brochure éditée par l'association des « Amis de la Manche », sans date [1946]), p. 6.

** Voy. Abbé Launay, *Tourmay-sur-Dives, Aubry, Villedieu, Saint-Lambert, Trun. Dans la Tourmente de la guerre (Comment finit la Bataille de Normandie)*, (auto-édité, Imprimerie M. Vilaire, Le Mans, 1945), p. 47.

*** Pont-l'Évêque fut sinistrée en partie par l'aviation alliée (bombardement du 6 juin 1944) mais aussi par les Allemands qui, lors de leur retraite, « déposèrent des plaquettes de phosphore dans les maisons de la Grand'rue et [...] firent sauter les ponts avec une si puissante charge d'explosif que les habitations environnantes s'effondrèrent » (voy. Antoine Calace de Freluc et Jacques le Quentrec de Toquin, *Une ville martyre du Calvados. Pont-l'Évêque et sa célèbre église Saint-Michel la cathédrale des herbages* [auto-édité, Imprimerie Rapide, Paris, 1945], p. 7). Il est donc partiellement faux d'écrire, à la manière de G. Claude-Salvy, que « Pont l'Évêque ne [dut] pas son triste sort [...] aux bombardements [...] mais aux Allemands qui, avant de partir, la truffèrent de tablettes incendiaires » (voy. France Dévastée, *La Normandie*, C.A.P., sans date,

sur-Dives (Calvados) sur laquelle les alliés déversèrent 14 000 à 16 000 obus**, de Valognes, de Maltot, de Vieux, de Falaise... autant de villes qui, avant d'être « libérées » furent réduites à l'état de ruines***.

Bilan global des bombardements alliés de l'été 1944

Afin de mesurer l'ampleur des destructions opérées par les armées alliées, certaines estimations globales s'imposent.

A) Destructions urbaines, églises sinistrées, pertes de trésors artistiques

Au sujet des destructions urbaines, les chif-



Churchill — Quel objectif militaire !!!
L'archevêque de Canterbury — Eh oui ! Milord... nous dirons qu'il s'agissait des « canons de l'Église »...

(Dessin paru dans *Combats*, 10 juin 1944, p. 1).

fres reproduits ci-dessous sont extraits de la brochure déjà citée : *Le Calvados Martyr* (p. 6). Ils concernent quatre des plus grandes villes normandes.

Dans le département de la Manche, 617 communes sur 648 furent totalement ou partiellement sinistrées (voy. *Manche 1945...* p. 11) ; 78 466 immeubles furent détruits ou endommagés (*Id.*). Sur 651 églises utilisées, début 1944, pour le culte, on en comptait, douze mois plus tard : 136 détruites ou très gravement atteintes, 89 gravement atteintes mais partiellement utilisables et 91 légèrement atteintes (voy. *Bilan...*, pp. 4-13)*.

D'innombrables trésors d'art furent anéantis. Dans la Manche, par exemple, les Châteaux de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Fontenay, de Torigny (avec leurs multiples peintures) et de l'Île Marie n'ont pas été épargnés. De même les musées de Saint-Sauveur-le-Vicomte et de Saint-Lô ont-ils été anéantis dans la tourmente. Citons aussi les immeubles particuliers (Maison Dieu de Saint-Lô, un des derniers spécimen de maisons à pans de bois, l'Évêché de Coutances...), le village ouvrier de la Glacière de Tourlaville, des manoirs (celui des Briards à Saint-Marcouf), des collections artistiques réunies dans certains hôtels de Valognes (voy. *Manche 1945...* p. 4). Dans le Calvados, rappelons l'incendie qui détruisit la bibliothèque universitaire de Caen où de nombreux manuscrits uniques étaient regroupés.

| Ville | Immeubles totalement sinistrés | Immeubles partiellement sinistrés | Immeubles non Sinistrés | % |
|---------|--------------------------------|-----------------------------------|-------------------------|-------|
| Caen | 9 000 | 5 000 | 1000 | 93,33 |
| Falaise | 1 140 | 460 | 0 | 100 |
| Vire | 980 | 250 | 42 | 96,67 |
| Lisieux | 1 300 | 1 000 | 858 | 72,8 |

* A. Caillet a raconté la destruction inutile de Notre-Dame de Coutances. Il est à noter que les alliés visèrent particulièrement les églises. A Tournay-sur-Dives, par exemple, 69 trous d'obus furent comptés dans un rayon de 60 à 80 mètres autour de l'église (voy. *Tournay-sur-Dives...*, p. 47). De même les auteurs de la brochure sur Pont-L'Évêque remarquent-ils qu'arrivés devant la ville, les Anglais « régèrent leur tir [d'artillerie gros calibre] sur l'église qui fut toute la journée leur but unique » (voy. *Une ville martyre du Cal-*

La place nous manque pour citer les innombrables pertes artistiques et culturelles dues aux Débarquements.

Mais il est d'autres pertes dont on a beaucoup moins parlé.

B) Disparition des cheptels

Fin 1944, dans le Calvados, on recensait

- 100 000 bovins tués ou disparus, soit 30 % du troupeau

- 8 000 chevaux tués ou disparus, soit 23 % du troupeau

- 32 000 porcs tués ou disparus, soit 80 % du troupeau (voy. *Le Calvados Martyr*, p. 15).

Dans le département de la Manche, 55 000 vaches laitières et 50 000 vaches d'élevage manquaient à l'appel (voy. *Manche 1945...*, p. 11).

Dans son ouvrage, A. Caillet remarque que « les avions mitraillaient les vaches à croire parfois que les chasseurs-bombardiers les prenaient pour cibles » (voy. *Le Massacre...* p. 139).

Outre les cheptels, les exploitations agricoles, dans leur ensemble, ne furent pas, non plus, épargnées.

C) Destruction des exploitations agricoles

Dans une brochure parue après la guerre, on lit :

Le département du Calvados a souffert de l'occupation allemande avant le débarquement

(800 ha. [hectares] couverts de fortifications côtières, 3 000 ha. de champs de mines, 8 000 ha. Inondés, terrains d'aviation etc.).

Mais les plus graves dommages agricoles ont été causés lors du débarquement allié du fait :

1° des opérations militaires proprement dites ;

2° de l'occupation nécessaire des côtes par les armées alliées en vue du débarquement de leurs approvisionnements : vivres, munitions, armement, matériel, etc. [voy. *Le Calvados Martyr*, p. 13].

En résumé, fin 1944, on comptait, dans le Calvados, 12 960 exploitations agricoles sinistrées. 6 850 avaient leurs bâtiments réparables, 4 250 étaient partiellement détruites et 1 860 entièrement rasées (*Ibid.*, p. 14). Quant à la terre, 15 000 hectares se révélaient minés ou présumés minés ; 5 000 000 de m³ avaient été retournés soit par les bombes et les obus, soit par, les armées qui avaient creusé des tranchées (*Ibid.*, p. 16).

Lorsqu'on mesure l'ampleur des destructions survenues en Normandie, on comprend O. Skorzeny qui, trente ans après la guerre, déclara :

Nous [les Allemands] devions capituler sans conditions et avons succombé sous l'énorme masse de robots qui avançaient sur le chemin que leur avaient tracé en Europe des dizaines de milliers de tonnes de bombes*.

Mais notre travail serait incomplet si nous omettions d'aborder le chapitre des pertes humaines.

D) Les pertes humaines

Dans les années qui suivirent la guerre, des bilans que l'on peut qualifier de fiables furent certes été publiés, mais ils restaient incomplets et ne concernaient qu'un petit nombre d'agglomérations. J. Seguin, par exemple, donna des chiffres pour les arrondissements de Saint-Lô (1 270 morts), Valognes



Normandie, 1944 : une famille fuit sa ferme partiellement détruite lors des bombardements.

* Voy. *La Guerre Inconnue*, éditions Albin Michel, 1975, 442 p.,



(470 morts), Coutances (450 morts), Avranches (380 morts), Mortain (270 morts) et Cherbourg (190 morts) (voy. *Bilan...*, p. 3). De même trouvait-t-on, dans la brochure : *Toumay-sur-Dives...*, les estimations suivantes : Chambois, 19 morts, Tournay, 17 morts, Trun, 12 morts, Aubry, 12 morts, Bailleul, 10 morts, Villedieu, 6 morts, Saint-Lambert, 6 morts (voy. p. 46).

Jusque dans les années 1990, la situation resta inchangée. En janvier 1994, le journal *Ouest-France* écrit :

Sur les victimes civiles des bombardements les chiffres les plus fantaisistes ont toujours circulé. Certes des approximations ont été tentées, mais jamais bilan précis et aussi exhaustif que possible ne fut mis en chantier*.

Cinquante ans après, donc, rien n'avait été fait pour dénombrer les victimes normandes de la « libération ». Lorsqu'on sait tout le travail qui a été effectué, depuis 1945, afin de publier des bilans (prétendument) précis des victimes de l'« Holocauste », on en conclut que tous les morts ne se valent pas : certaines ont droit à toutes les attentions, d'autres qu'au mépris.

Depuis toutefois, la situation a évolué. Des recherches ont été entreprises qui permettent de conclure que 20 000 civils normands environ sont morts lors de l'invasion alliée. Un site Internet consacré à la mémoire de la Normandie a publié le texte suivant** :

Les Normands ont payé un prix très lourd pour

la Libération. On déplora au total 20 000 morts parmi la population civile (dont 14 000 pour la seule Basse-Normandie), soit plus qu'il n'y eut de soldats britanniques ou canadiens (16 000 morts) tués pendant la bataille et autant que les pertes américaines (21 000 morts).

En majorité, ces victimes furent tuées lors de bombardements aériens alliés qui avaient pour but de briser les nœuds de communication et ralentir l'arrivée des renforts allemands. Les raids les plus meurtriers eurent lieu le 6 juin au soir et dans la nuit du 6 au 7, provoquant la destruction de villes telles que Lisieux, Pont-l'Évêque, Caen, Argentan, Flers, Condé-sur-Noireau, Vire, Saint-Lô, Coutances et la mort de plus de 3 000 personnes. Les tracts lancés dans la journée pour inciter les habitants à fuir n'eurent que peu d'effet. Dans les jours suivants, des bombes ravagèrent à leur tour L'Aigle, Avranches, Valognes, Vimoutiers, Falaise, Alençon...

Les bombardements aériens décreurent par la suite, mais frappèrent encore brutalement des bourgs ou des villages comme Aunay-sur-Odon ou Evrecy.

Les tirs d'artillerie forment la seconde cause de décès au sein des populations civiles prises au beau milieu de la bataille. Viennent ensuite les mitraillages sur les routes de l'exode empruntées par des milliers de gens chassés vers le sud par les combats.

Par ailleurs, il convient de ne pas oublier les Normands exécutés sommairement par les Allemands pour actes de résistance ou pour avoir simplement refusé d'obéir aux ordres donnés (650 pour la Basse-Normandie). Parmi eux, les 75 à 80 patriotes internés à la maison d'arrêt de Caen et massacrés par les Nazis le jour même du Débarquement.

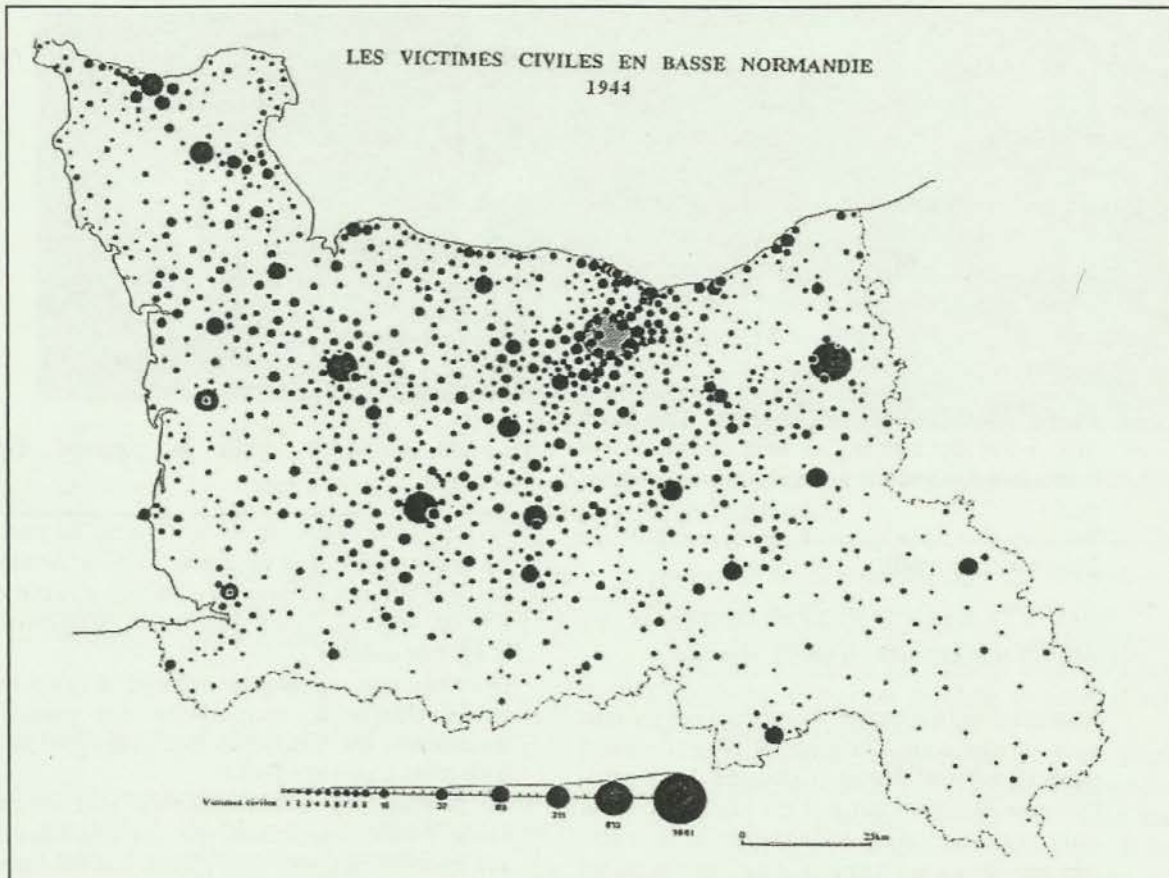
Enfin, d'assez nombreuses personnes — des cultivateurs, des marins et souvent des enfants — furent victimes de mines ou d'engins explosifs bien des mois encore après la Libération.

Nombre de civils tués par département :

| | |
|----------|-------|
| Calvados | 8 100 |
| Manche | 3 700 |
| Orne | 2 100 |
| Eure | 900 |

* Voy. *O.F.*, 22-23 janvier 1994, p. 10.

** Source : http://www.normandie.memoire.com/2_histo5/histo5_p1_fr.htm.



Seine-Maritime 4 850.

A ce stade de notre étude, une question se pose : les bombardements massifs de l'été 1944 sur la Normandie furent-ils, au plan stratégique, justifiés ?

De l'utilité des bombardements massifs alliés

S'inspirant probablement des « attaques éclair » (*Blitz*) pratiquées par les Allemands en Pologne, en Belgique, en Hollande et en France, le général des forces alliées Eisenhower conçut un plan d'attaque qui, en marge du Débarquement proprement dit, prévoyait la destruction des principaux nœuds de voies de communication, ceci afin de gêner l'arrivée des renforts allemands*.

Ce plan ayant réussi, le front allemand ayant été percé, beaucoup s'empressèrent de

déclarer : « Certes, le plan du général Eisenhower impliquait le martyr de la Normandie, mais ce martyr a été utile puisqu'il a permis la libération de la France ! » C'est ainsi qu'en 1945, Édouard Lebas, alors préfet de la Manche (surnommé : « le Préfet des Ruines ») écrivit :

La Manche en ruines veut vivre. Son sacrifice a permis la libération. Derrière De Gaulle, elle marche déjà vers un avenir meilleur**.

De même les auteurs de la brochure intitulée : *Le Calvados Martyr* ont-ils écrit :

Notre population a pleinement conscience de l'utilité du sacrifice immense qui a dû lui être demandé pour la libération rapide de notre pays [p. 2].

Toutefois, ces considérations ne permettent pas de répondre à la question posée ci-dessus.

* Voy. *Pendant le Siège...*, p. 105, *Manche 1945...*, p. 8.

** voy. *Manche... 1945*, p. 1.] [E. Lebas parle des « ruines », des « cathédrales mutilées, des églises effondrées, des monuments publics éventrés, des écoles brûlées, des maisons écrasées, des fermes incendiées, des pommiers déracinés... » puis il termine par « les hommes ont fui ». Le préfet omet de mentionner les civils qui, gisant sous les décombres, n'ont pas pu fuir. Pour les membres du « gouvernement provisoire », certains morts devaient être oubliés.

En effet, nous ne prétendons pas que la Bataille de Normandie ait pu se dérouler sans que des civils ne périssent du fait des bombardements de première nécessité stratégique (aéroports, gares, routes...). Cependant, la victoire sur les troupes du Reich nécessitait-elle les destructions *massives* que nous avons décrites plus haut ? Bien des Normands répondirent par la négative. Parmi eux, citons Maître Quetier, habitant de la Manche, qui, après la guerre, écrivit :

Était-il nécessaire de détruire des villes et de tuer 5 000 des nôtres Ces destructions et ces massacres avaient-ils une importance stratégique ?

Pour mon compte, je ne le crois pas [Voy. *Le Massacre...* p. 360].

Citons de même, le Maire de Coutances qui, devant les tombes des victimes, déclara :

Recueillez-vous et pensez à ceux qui ont été fauchés en pleine vie à la veille de cette libération qu'ils attendaient depuis quatre ans. Nous espérons que leur mort n'a pas été inutile, qu'elle a contribué à la victoire. Nous l'espérons sans être très sûr qu'un tel sacrifice était indispensable [Id.].

Au sujet de Caen, R. Streiff lui-même reconnaît que le bombardement du 7 juillet fut « *absolument inutile* » (voy. *Pendant le Siège...*, p. 105).

Quant à J. Guillemard, il parle, pour Le Havre, de « *quelques milliers de morts* », « *sans utilité, pour la libération* » (voy. *L'Enfer du Havre*, p. 232). Plus loin, il écrit :

Les Alliés savaient qu'ils pouvaient emporter facilement les défenses et ils savaient aussi que 40 000 Havrais attendaient par la route pour les acclamer chaleureusement. Alors... Alors, en examinant attentivement les faits, on acquiert la certitude que les Alliés (les Alliés !) ont voulu clore la Bataille de Normandie par une prise du Havre spectaculaire. Tant pis pour les 40 000 Havrais qui avaient eu le courage d'y rester [Ibid., pp. 233-234].

Mais le jugement le plus sévère est porté par J. Seguin. D'après lui, les bombardements massifs furent inutiles car ils n'entravèrent guère la circulation des convois allemands. Dans sa brochure, on lit :



Une ville normande après le passage des « libérateurs »

Malgré l'amoncellement de matériaux, de murs entiers couchés dans plusieurs rues, la circulation des convois allemands n'est guère ralentie. Elle est déviée [...] pour prendre la direction de la ligne de combat.

Des civils sont requis pour débayer la rue principale. Devant la nonchalance des pseudo-travailleurs, les Allemands font venir quelques trois cents « ouvriers Todt ».

En résumé, les bombardements sont inopérants, inhumains, tandis que les mitrallades sur les véhicules sont très efficaces et précises. Sur les places et même dans les rues, des camions sont stoppés, puis rendus inutilisables par quelques rafales de grosse mitrailleuse [voy. *Bilan...*, p. 25].

En guise de réponse, certains rappelleront que les renforts allemands sont arrivés trop tard en Normandie. Certes. Cependant, on ne saurait imputer ce fait aux seuls bombardements alliés. En vérité, trois raisons semblent expliquer le retard dans l'acheminement des renforts ; les deux premières sont connues, la dernière l'est moins. Aujourd'hui, on sait que le maréchal von Rundstedt était persuadé que le Débarquement aurait lieu entre Le Havre et Calais. Ainsi, lorsque, le 6 juin à 2 h 15 du matin, le général Max Pensel (chef d'état-major du général Dollmann, chargé de protéger le littoral normand à partir de Caen) l'informa que les Alliés venaient de poser le pied sur les plages du Cotentin, von Rundstedt se recoucha au motif que, selon lui, il ne pouvait s'agir d'une « *opération d'envergure* »*. En outre, l'autre maréchal chargé de surveiller la Normandie, Rommel, était parti, le 6 juin, à la Roche-Guyon afin de passer la journée en famille. En-

* Voy. Otto Skorzeny, *op. cit.*, p. 180.



Vue de Saint-Lô après les bombardements alliés

fin (et c'est la troisième raison moins connue) il est possible que des réserves allemandes aient été retenues afin de pouvoir foncer sur Berlin au cas où l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler aurait réussi (O. Skorzeny, p. 181.).

Mais revenons aux sentiments que les Normands éprouvèrent après les multiples destructions.

La fureur des civils contre ceux qui décidèrent les bombardements transparait dans le livre de J. Guillemard. Page 214, par exemple, on lit :

Ah ! tenir les monstres humains qui ont voulu cela, ou qui, pouvant l'empêcher ne l'ont point fait et qui font durer toujours, toujours, cette guerre infernale pour de vaines satisfactions d'orgueil ; tenir ces êtres sans entrailles hissés pour parler au Monde sur des milliers de cadavres, mais toujours rentrés à temps dans leurs abris invulnérables ; les tenir et les faire se torturer, et grésiller et calciner comme leurs victimes.

Puis, plus loin :

Non, tous les yeux ne sont pas hagards, comme d'aucuns l'ont dit, mais les visages sont graves, les traits contractés, les yeux durs et impitoyables lorsqu'on parle des bombardiers. Si quelques-uns d'entre eux étaient soudainement jetés parmi la foule sans un cri, sans un mot, ils seraient lapidés en quelques minutes [*Ibid.*,

p. 215].

L'auteur raconte d'ailleurs que selon de petites affichettes collées, le 9 septembre 1944, sur les (derniers) murs de la ville :

Les aviateurs de quatre bombardiers abattus [avaient] failli être malmenés par la foule. Les Allemands les [avaient] préservés et les [avaient] menés en voiture sur les lieux de leur carnage effroyable du 5 septembre, pour qu'ils se rendent compte... [*Ibid.*, p. 221].

En outre, il est à noter que, lorsqu'ils pénétrèrent en libérateurs dans les ruines, les Alliés ne furent guère acclamés par les populations. R. Streiff écrit, à propos de Caen :

L'allégresse est générale. Mais elle n'est pas bruyante, car nous avons trop souffert. Les caennais regardent leurs ruines et comprennent qu'ils n'ont pas le droit de se livrer à des manifestations de joie déplacée dans les lieux où tant de gens sont morts pour leur permettre de vivre ces instants. Il n'y a pas eu de fleurs, de rires, de chansons. Mais il y a eu de chaudes poignées de main, et des regards de gratitude à l'adresse de nos libérateurs. Ils ont, du reste, parfaitement compris notre état d'esprit [voy. *Pendant le Siège...*, p. 87.].

P. Adam, pour sa part, note :

[9 juillet 1944] 14 heures : des auto-

nûtrailleuses, des tanks anglais, précédant la troupe, entrent dans Caen, en éclaireurs, les Allemands n'ont que peu réagi, la population sortie des abris, regarde curieusement ; elle est calme et discrète, les Caennais ont tellement souffert. Ils n'ont plus la force de réaliser [voy. *Caen, Cité Martyre*, p. 22].

Quant à J. Guillemard, il écrit :

Les Canadiens qui montent ont les traits tirés et le visage gris de poussières collées par la transpiration. Ce sont les premiers que nous voyons de près. Nous voudrions les acclamer, mais les mots restent dans la gorge. On sent qu'ils sont heureux de nous avoir délivrés et qu'ils s'étonnent que nos saluts, sincères et pleins d'émotion, ne soient pas des acclamations délirantes. Est-ce notre faute [...] ?

Ils vont tous voir nos ruines, nos libérateurs, ceux qui ont risqué d'être tués en combattant pour venir à nous. Dans la ville assassinée, ils comprennent pourquoi les mots joyeux de bienvenue réservés pour eux depuis tant de mois sont restés dans nos gorges, arrêtés par une contraction douloureuse ; ils comprennent non pas notre réserve, mais notre affreux chagrin, en voyant le carnage fait par leurs aviateurs qui, eux, n'ont pas combattu mais sont venus en toute sécurité, comme en promenade, pour détruire et assassiner [voy. *Dans l'enfer du Havre*, pp 232-233].

Des soldats alliés paraîtront d'ailleurs eux-mêmes surpris des destructions occasionnées. P. Adam, par exemple, raconte l'anecdote suivante :

Un officier anglais se rend au Lycée [Malherbe] où sont transférés les services de la Mairie : « Seriez-vous assez aimable de m'indiquer un bon hôtel à Caen. On m'a conseillé de descendre à l'hôtel d'Angleterre, au Malherbe où à la Place Royale, hôtels confortables, paraît-il ? Lequel dois-je choisir ? [Voy. *Caen, Cité Martyre*, p. 23].

L'officier ignorait qu'il n'y avait plus aucun hôtel dans la ville.

Enfin, remarquons qu'après la libération du Havre, il fut impossible aux habitants de savoir si la ville avait été détruite par des aviateurs anglais, américains ou canadiens. Anglais et Américains se rejetèrent mutuellement les res-

pensabilités du massacre tandis que des gaulistes accusèrent les Canadiens (Voy. *L'Enfer du Havre*, p. 233). Ce refus de dévoiler la nationalité des aviateurs en cause trahit parfaitement la mauvaise conscience des Alliés.

Une mémoire oubliée

Aujourd'hui, que reste-t-il qui pourrait rappeler le souvenir des ces effroyables bombardements ? Presque rien, en vérité. Contrairement à Oradour-sur-Glane, aucune maison ou immeuble en ruine n'a été conservé en guise de témoignages*. Les villes ont été entièrement reconstruites. Dans son ouvrage sur la des-

Article qui démontre qu'en 1995, encore, rien n'avait été fait pour rappeler la mémoire des victimes civiles des bombardements alliés.

Bien que des recherches aient été menées depuis, aucun monument n'a été érigé.

Un mémorial sur les victimes civiles L'été 44 a tué 3 700 Manchois



Dès la nuit du 6 au 7 juin 44, la ville de Saint-Lô n'était déjà plus qu'un champ de ruines.

Deux universitaires, Bernard Garnier et Michel Boivin, viennent de publier un ouvrage mémorial sur les victimes civiles manchoises entre avril et septembre 1944. 3 700 morts ont ainsi été recensés, divisant par près de 4 le nombre couramment avancé.

Michel Boivin et Bernard Garnier ont dénombré 3 700 Manchois victimes civiles des combats de la Libération. Un ouvrage mémorial vient de paraître, « pour rendre hommage à ces victimes trop souvent oubliées », explique Michel Boivin. Ce résultat est le fruit d'une recherche scientifique minutieuse, basée sur deux sour-

ces : l'état civil et les monuments aux morts. S'y est ajoutée une enquête orale effectuée auprès de toutes les communes du département. Le résultat obtenu divise par près de 4 le chiffre de 15 000 qui faisait jusqu'alors autorité.

L'ouvrage se divise en deux parties. La première est un texte enrichi de cartes, de photos souvent impressionnantes et de très nombreux témoignages, permettant de suivre au fil des chapitres la bataille et son cortège de victimes civiles. La deuxième partie est la liste des victimes. Deux entrées sont possibles, le nom de la victime ou sa commune de résidence. Ceci permet un maniement facile au lecteur à la recherche d'un proche disparu.

* Nous ne parlons pas des édifices religieux qui, dans certains cas, n'ont pas pu être rénovés faute de moyens financiers (voy., par exemple, l'église de la Haye-du-Puits).

truction de Coutances, A. Caillet a écrit :

Je pense à ce propos qu'on n'aurait pas dû reconstruire le quartier rue Gambetta, B[oulevard] d'Alsace-Lorraine mais bien plutôt le conserver tel quel ! écrasé, brûlé, avec une croix de cimetière à la place de la borne du rond-point. Il témoignerait du martyre que Coutances a subi [...]. Puisque cela n'a pas été fait pourquoi ne pas édifier du moins une stèle devant cette pauvre église St-Nicolas par exemple : pour rappeler au passant, surtout s'il est américain, qu'avant d'être libérée Coutances comme toute la Normandie fut d'abord traitée comme une terre ennemie [voy. *Le Massacre*... p. 372] ?

Aucune stèle n'a cependant été apposée. Il en est de même à Caen où, à notre connaissance, aucune pierre ne vient explicitement rappeler le terrible bombardement du 6 juin 1944. Seul un monument en mémoire des « victimes civiles », sans plus de précision, a été érigé, mais au fin fond d'un cimetière de la ville (le cimetière Saint-Gabriel). Comble de cynisme, deux monuments (dont l'un très récent) ont bien été élevés, avenue du... Six-Juin, dans le centre de Caen ; mais le premier est dédié aux morts dans les « camps nazis » et le second aux victimes des « persécutions racistes et antisémites » commises sous Vichy. Décidément, tous les morts ne se valent pas...

Enfin, remarquons que, contrairement aux centaines de photographies qui, dans les ouvrages sur la déportation, montrent, sans retenue, des tas de cadavres, des prisonniers squelettiques, des mutilés etc., aucun cliché relatif aux bombardements alliés de l'été 1944 ne montre une victime civile morte sous les bombes. Seul A. Caillet a publié deux photographies sur lesquelles on aperçoit une grande blessée entièrement bandée (voy. *Le Massacre*..., p. 274) et un membre des équipes d'urgence qui transporte un cadavre recouvert d'un linge (*Ibid.*, p. 179). Toutes les autres photographies publiées montrent uniquement des ruines. Nous retrouvons donc ici une des armes favorites de la propagande qui consiste à

exhiber sans vergogne les « atrocités » de l'ennemi tout en occultant soigneusement les siennes.

Conclusion

Une occultation révélatrice de la mauvaise conscience des vainqueurs

Si, vraiment, les bombardements alliés sur la Normandie avaient été conformes à la morale, le martyre des populations locales n'aurait pas été caché. Bien au contraire, une large publicité l'aurait fait connaître dans le monde entier afin d'illustrer l'héroïsme et l'abnégation des Français au service de la Victoire. Mais il n'en est rien. Il a fallu attendre les années 90 pour qu'enfin, des chercheurs songent à établir un bilan précis des pertes humaines causées par ces bombardements ; preuve que tous les morts ne se valent pas. Soulignons d'ailleurs que, sur ce sujet, il ne saurait être question d'éveiller la moindre émotion : les articles publiés restent techniques : on y avance des lieux, des dates et des chiffres, mais — contrairement à ce qu'il en est pour la déportation — les récits déchirants des témoins sont généralement occultés. Notons enfin le très petit nombre de monuments commémoratifs destinés à rappeler la mémoire de ces victimes, alors que des dizaines d'écoles qui comptent parmi leurs anciens élèves des juifs morts en déportation possèdent leurs plaques.

Cette volonté d'occultation démontre que les bombardements alliés sur la Normandie accusent les vainqueurs de 1945. Il n'y a là rien de surprenant, car d'un point de vue moral, ils ne sont pas plus excusables que les « bombardements de terreur » au-dessus de l'Allemagne (Voy. *Sans Concession* n° 3).

Une leçon pour le présent

Ci-contre : un exemple typique d'occultation de la vérité. Trop âgé en 1944, E. Bellin n'est pas « mort pour la France » ; c'est une victime civile du bombardement de Lion-sur-Mer par les Alliés en juillet 1944.

E. Bellin est mort avec une vingtaine d'autres personnes. Des hommes, mais aussi des femmes et des enfants.



Naturellement, certains nous répondront : « Même si vous avez raison, tout ça, c'est du passé ; aujourd'hui, les problèmes sont autres. » Erreur. Bien qu'ils se posent de façon différente, les problèmes sont les mêmes. Aujourd'hui, le monde est confronté à ce que certains appellent la « mondialisation » ou la « globalisation ». L'objectif est d'imposer un (prétendu) paradis terrestre matérialiste : rationalisé, standardisé et métissé avec pour devise : « Travaille, consomme et jouis au maximum, car la vie n'a pas de sens et à la mort tout s'arrête. Et ne pense pas, car on pense pour toi, pour t'obtenir un monde conforme à l'objectif fixé, c'est-à-dire un monde où tout sera maîtrisé (naissances, maladies, production, relations...), l'Homme étant ainsi devenu un dieu ». Nous retrouvons-là l'éternel plan du démon séducteur.

Au nom de cette utopie, *Big Brother* et ses suppôts — inconscients — font la guerre. Elle est parfois ouverte et armée quand il s'agit de renverser des gêneurs comme Adolf Hitler, Slobodan Milosevic ou, plus récemment, Saddam Hussein. Mais le plus souvent, elle est invisible parce que économique ou culturelle. Ces sont les traités internationaux imposés qui détruisent les souverainetés nationales ; c'est la concurrence effrénée qui rend des populations entières esclaves au nom de la productivité ; c'est l'immigration organisée et l'antiracisme obligé ; le nivellement culturel par le bas ; le relativisme généralisé (sauf quand il s'agit du fascisme et de l'intégrisme, bien entendu)...

La mondialisation tue. Avec son bras armé (l'armée US), ses lois économiques et ses « contre-valeurs » — normal, puisqu'elle est d'essence satanique. Elle détruit des pays, ruine des continents, enterre des cultures. Elle ne respecte aucune loi, aucune morale. Elle annihile sans remord tout ce qui la gêne. Elle n'a ni ami ni ennemi : l'allié d'hier deviendra l'adversaire de demain et sera anéanti. Noriega et Hussein en savent quelque chose. Aucun peuple n'est à l'abri. 1944-2004 : les méthodes de *Big Brother* restent les mêmes

Comprenez-vous maintenant le lien entre 1944 et 2004 ? En 1944,

beaucoup de Normands attendaient la venue des « libérateurs » décrits comme les nouveaux croisés de la civilisation chrétienne, persuadés qu'ils respecteraient cette terre amie qu'était la France (même si elle avait du cesser la lutte). Mais c'est la mort qui vint du ciel. Ils ont compris trop tard que les dirigeants alliés ne se souciaient nullement de la vie humaine, qu'elle ait été celle d'un ami ou d'un ennemi. L'important, pour eux, était d'écraser le national-socialisme qui avait osé s'élever contre leur utopie diabolique. Dans ce combat, les villes normandes pouvaient être rasées et leurs habitants engloutis sous les décombres, comme l'étaient les villes allemandes depuis 1943.

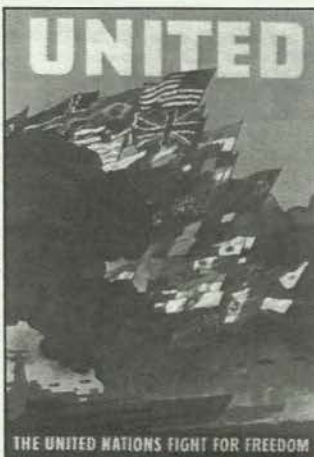
Ce qui se passe aujourd'hui n'est que la répétition, à l'échelle mondiale, du drame vécu par la Normandie en 1944. Les lois de la mondialisation de 2004 sont les forteresses volantes de 1944. Elles détruisent tout sur leur passage pour permettre le triomphe de *Big Brother*. Les peuples de 2004 qui ont cru pouvoir profiter du Nouvel ordre mondial (en Europe notamment) sont les Normands de 1944 : ils comprennent trop tard que le libérateur tant attendu se soucie d'eux comme d'une guigne et que la civilisation européenne est condamnée à disparaître comme les villes normandes ont été englouties.

La dimension religieuse qui a manqué

Si, en 1944, les peuples avaient été clairvoyants, ils auraient compris. Ils auraient compris :

- que le moment choisi pour l'opération qui allait tout faire basculer n'était pas un hasard : 6 heures le 6 juin. Sixième heure du sixième jour du sixième mois de l'année. 6,6,6. 666 : le chiffre de la Bête dans l'Apocalypse de Jean (Voy. *Apocalypse*, XIII, 18) ;

- que la « liberté » au nom de laquelle les Alliés combattaient n'était que le cache-sexe de la révolte contre l'ordre naturel voulu par Dieu ;



Affiche américaine : la « liberté » dont il est question est en vérité la révolte contre l'ordre naturel voulu par Dieu.

Elle ne peut donc mener qu'au désordre, à la confusion et à la mort. Ce sont des villes françaises, contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, qui se vérifie aujourd'hui... étaient l'expression d'une haine

satanique.

Ils auraient donc compris que, loin d'être les croisés de la civilisation, les Alliés étaient des marionnettes aux mains de la Bête.

Mais ils n'ont rien vu. Au contraire, ils ont préféré croire la propagande alliée sur la « barbarie nazie ». Dans cette ambiance, les morts ont été enterrés et les villes reconstruites. Si bien que le souvenir de l'été 1944 s'est rapidement estompé avant de disparaître...

Mais la Bête, elle, avait triomphé. Non seulement elle avait écrasé ses adversaires, mais aussi, elle avait réussi à inverser les rôles, en faisant passer le vaincu pour la « Bête immonde ». C'est ainsi que tout lui fut pardonné : les « bombardements de terreur » sur l'Allemagne et le Japon, les bombes atomiques larguées sur Hiroshima et Nagasaki, les camps de la mort d'Eisenhower, l'Europe de l'Est livrée à Staline alors que les Anglais prétendaient être partis en guerre pour protéger l'indépendance des petites nations...

Jamais Satan n'avait connu une telle victoire. Désormais, donc, la voie était libre, avec les résultats que l'on connaît aujourd'hui.

Le monde doit ouvrir les yeux

Comprend-on maintenant pourquoi les bombardements des villes normandes en 1944 sont occultés dans les grands médias ? Contrairement à ce que pensent certains observateurs superficiels, cette question n'appartient pas au passé. Elle permet de comprendre pourquoi, aujourd'hui, le monde se transforme en un enfer. Il se transforme en un enfer parce que *Big Brother*, vainqueur définitif en 1945, mène le bal depuis cette date et utilise les mêmes méthodes : hyper violence et mépris total de l'Homme au nom d'une utopie de révolté.

Tant que le monde ne le comprendra pas, tant qu'il croira qu'en 1945, le vainqueur appartenait au camp du Bien, toutes les valeurs seront inversées et aucun espoir ne sera permis...

ANNEXE :
LES VICTIMES CIVILES EN BASSE-NORMANDIE
(CALVADOS, MANCHE ET ORNE)

Les informations que vous allez pouvoir consulter concernant les victimes civiles de Basse-Normandie, proviennent d'une enquête réalisée il y a un peu plus d'une dizaine d'années par l'Université de Caen. Il faut préciser que cette étude ne prend en compte que les personnes décédées, cependant il ne faut pas oublier celles « qui ont souffert dans leur chair et même conservé des handicaps ».

Genèse et choix de l'enquête

« En 1988, les étudiants de l'université inter-âges de Caen ont résolu de prendre le problème à bras-le-corps, en suggérant l'idée de lancer une enquête scientifique en vue de dénombrer les victimes civiles de la bataille de Normandie. Ce projet, soutenu dès l'origine par le Musée Mémemorial de Caen et le Centre de recherche d'Histoire Quantitative (CRHQ), est parvenu à son terme en 1994. Par souci de rigueur, de nombreuses sources ont été utilisées et croisées : registres d'état civil, plaques sur les monuments aux morts, enquêtes menées à la Libération par les autorités préfectorales ou le Ministère des victimes de guerre, listes établies par certaines municipalités... »

« Qui doit-on considérer comme victime civile de la bataille de Normandie ? D'abord, et sans conteste, tous ceux qui furent tués — et ce fut un grand nombre — par des bombardements aériens, les tirs d'artillerie ou les mitraillages le long des routes, des mines, voire des grenades ou des balles perdues. La réponse peut sembler moins évidente pour d'autres cas. Pourtant, sont également recensés, dans la mesure où les informa-

tions le permettent, ceux qui trouvèrent la mort, sinon du fait même des combats, du moins dans le contexte de ceux-ci. Sont donc retenus tous ceux qui périrent, directement ou indirectement de la présence de la guerre sur notre sol. »

Résultats globaux de l'enquête

« La bataille de Normandie a provoqué la mort de moins de 14 000 civils dans les trois départements bas-normands ; soit 8 000 dans le Calvados, un peu moins de 4 000 dans la Manche, un peu moins de 2 000 dans l'Orne. En valeur absolue, c'est la ville de Caen qui a le plus souffert, avec 2 000 tués, soit 3,5 % de sa population. Compte tenu du nombre d'habitants, d'autres communes ont subi des pertes proportionnellement plus élevées : 4 % de la population de Coutances (270 morts) et Valognes (200 morts) ; 5 % à Lisieux (800 morts), Condé-sur-Noireau (250 morts) ou Périers (107 morts) ; 6 % à Vire (350 morts) ; 7 % à Vimoutiers (200 morts) ; 9 % à Aunay-sur-Odon (200 morts). Le triste record est détenu par le village d'Evrecy, à l'ouest de Caen, où le bombardement aérien de la nuit du 14 au 15 juin provoqua la mort de 130 personnes sur les 400 habitants du bourg.

Il apparaît que le 6 juin, « Jour le plus long » fut aussi le plus tragique pour les bas-normands avec 2 200 morts. Le 7 juin, on dénombre pas moins de 1 600 tués supplémentaires. »

Principales causes de décès (par classement décroissant) :

- les bombardements aériens sur les villes bas-normandes dans les 24 heures qui ont suivi le Débarquement : ils sont res-

ponsables de plus de la moitié des pertes civiles de la bataille de Normandie ;

- les combats terrestres entre les armées des deux camps ;

- sur les routes de l'exode ;

- les massacres perpétrés par les Allemands, des SS le plus souvent, parfois aidés par des auxiliaires français de la Gestapo, on peut citer ainsi le massacre de plus de soixante-dix résistants le 6 juin à la maison d'arrêt de Caen. Il ne faut pas oublier non plus les exécutions sommaires frappant les civils dont le seul tort fut de ne pas obéir ;

- après la bataille, les mines et obus abandonnées par les différentes armées frappèrent insidieusement les habitants.

- une victime d'un mitraillage aérien sur les routes de l'exode - source : Mémorial de Caen

Conclusion

« Les pertes civiles engendrées par la Bataille de Normandie s'avèrent sensiblement inférieures à ce que l'on avait avancé et écrit jusqu'alors. Elles restent néanmoins fort importantes et à coup sûr nettement plus élevées que dans la plupart des autres régions de France. Le déroulement des combats de l'été 1944 nous fournit l'explication de cette constatation. Les affrontements en Normandie ont duré beaucoup plus longtemps que prévu et engendré un nombre de victimes d'autant plus élevé. Si la bataille a été longue, c'est parce que les Allemands ont résisté jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, et sans doute même au delà. Ainsi s'explique leur effondrement brutal et l'incapacité dans laquelle ils se sont trouvés de défendre le reste du territoire français. Dans ces conditions, la progression des Alliés est foudroyante. Dans les derniers jours du mois d'août,

Patton a déjà atteint l'est de la France. Le 3 septembre, Montgomery entre dans Bruxelles. La majeure partie du territoire français a été libérée très rapidement, sans dommages majeurs comme

ce fut le cas en Normandie et avec beaucoup moins de victimes parmi la population. Ce qui revient à dire que, dans une très large mesure, c'est la Normandie qui a payé le prix de la libération

de la France ; et il fut particulièrement élevé. »

Source : BOIVIN Michel, BOURDIN Gérard, GARNIER Bernard, QUELLIEN Jean et l'Université

http://www.calvados.pref.gouv.fr/pref_14/60eme/scripts/gen/edition/page.php?page_id=47&lg=1

LES VICTIMES CIVILES DANS LE CALVADOS

« 8 140 victimes civiles ont été dénombrées pour la période du 1^{er} mars 1944 au 31 décembre 1945, soit un peu plus de 2 % de la population de l'époque. La très grande majorité (près de 7 000 personnes) ont péri au cours de la bataille proprement dite, c'est à dire durant la période du Débarquement à la libération définitive du département, soit du 6 juin au 25 août 1944. Entre le 1^{er} mars et le 5 juin, on déplore plus de 130 victimes et près de 900 du 26 août au 31 décembre 1945.

Les pertes du Calvados sont largement supérieures à celles enregistrées dans la Manche (3 800 morts) ou dans l'Orne (2 200 morts). Cette différence peut s'expliquer en partie par la durée des combats. L'Orne, bien qu'elle n'ait pas été épargnée par les actions aériennes des Alliés, n'est pas confrontée à la bataille terrestre avant le 9-10 août et elle est délivrée en une dizaine de jours. La Manche, elle, est plongée dans la bataille dès le 6 juin ; toutefois, ses dernières communes libérées le sont une dizaine de jours avant celles du Calvados. Par ailleurs, le nord-Cotentin et la plus grande partie du sud de ce département furent enlevés assez rapidement, sans occasionner de pertes trop nombreuses au sein de la population. Il faut enfin prendre en compte la configuration géographique très différente des deux départements qui fait que l'étendue du front dans la Calvados a toujours été

supérieure à ce qu'elle fut dans la Manche, avec toutes les conséquences qui en découlèrent. »

Les causes de décès

« La cause précise de la mort est connue pour les trois quarts des victimes. Les bombardements aériens menés par les Alliés apparaissent de fort loin comme la principale cause de décès (60 %), devant les échanges d'artillerie (25 %). Viennent ensuite les accidents dus à des engins explosifs (mines, manipulations imprudentes de grenades ou d'obus,...) dans une proportion de 6 %, et les exécutions sommaires perpétrées par les Allemands (5 %) et les mitraillages effectués par les chasseurs-bombardiers anglo-américains sur les routes (3 %). »

Les communes les plus durement frappées

Dans le cas de l'étude géographique des victimes civiles, il convient d'insister sur la remarque suivante : il est nécessaire de bien distinguer le domicile du lieu de décès, qui dans 35 % des cas ne se confondent pas.

« En valeur absolue, c'est Caen qui a subi les pertes les plus importantes avec un peu moins de 2 000 morts, devant Lisieux et Vire.

Nombre de victimes civiles par commune (lieu de domicile)

(Liste des 10 communes ayant eu le plus de pertes)

- 1 - Caen : 1741
- 2 - Lisieux : 781
- 3 - Vire : 341
- 4 - Condé-sur-Noireau : 246
- 5 - Falaise : 151
- 6 - Aunay-sur-Odon : 145
- 7 - Ouistreham : 97
- 8 - Mondeville : 71
- 9 - Evrecy : 62
- 10 - Mézidon : 59

Cependant, si l'on rapporte le nombre des victimes à celui des habitants, une hiérarchie différente apparaît. Le modeste chef-lieu de canton d'Evrecy détient le triste privilège d'avoir été la commune la plus durement éprouvée par rapport à sa population.

Proportion de victimes civiles par rapport à la population (lieu de domicile)

(Liste des 10 communes ayant eu le plus de pertes)

- 1 - Evrecy : 13,51 %
- 2 - Norrey-en-Bessin : 11,23 %
- 3 - Vieux : 10,51 %
- 4 - Cauville : 10,40 %
- 5 - Aunay-sur-Odon : 8,65 %
- 6 - Les Loges : 8,20 %
- 7 - Tilly-sur-Seulles : 7,90 %
- 8 - Escoville : 6,08 %
- 9 - Vire : 5,76 %
- 10 - Grainville-sur-Odon : 5,65 %

« Le Calvados est probablement de tous les départements français celui qui a le plus cruel-

lement souffert de la Libération. Les affrontements ont duré en Normandie beaucoup plus longtemps que prévu, en raison de l'opposition farouche offerte par

l'occupant aux Alliés, accumulant ainsi ruines et deuils. »
Source : GARNIER Bernard, QUELLIEN Jean et l'Université Inter-Ages, *Les victimes civiles du*

Calvados dans la bataille de Normandie, 1^{er} mars 1944 - 31 décembre 1945, Centre de Recherche d'Histoire Quantitative, Mémorial de Caen, Editions du

http://www.calvados.pref.gouv.fr/pref_14/60eme/scripts/gen/edition/page.php?page_id=72&lg=1

LES VICTIMES CIVILES DANS LA MANCHE

« Dans la Manche, le nombre des victimes civiles des combats de la libération est très nettement inférieur à celui auquel on a cru jusqu'alors. Le bilan est néanmoins lourd.

Avec un taux de mortalité civile de 8,4 ‰, la Manche figure parmi les départements métropolitains les plus touchés. Il n'y a rien d'étonnant à ce classement attristant. La bataille pour la libération de la Manche a été longue et difficile, beaucoup plus pénible que prévu, les Allemands résistant avec acharnement, les Américains progressant de manière "escargotique", les Manchois se retrouvant sous le feu ou entre deux feux, pendant plus de deux mois. »

Saint-Lô

Cette bataille n'a pas eu la même nature, la même intensité ni les mêmes conséquences dans l'ensemble du département. Alors qu'à Bricquebec, Saint-Malo-de-la-Lande ou Le Teilleul, les victimes civiles sont peu nombreuses et les dégâts très limités, à Valognes, Saint-Lô ou Coutances, les civils disparaissent sous les ruines et les morts sont partout.

Les bombardements d'avions et d'artilleries ont largement contribué au massacre. Les actes

criminels des Allemands en retraite l'ont tragiquement accru à partir du 6 juin 1944. Leurs rapports avec les Manchois se sont alors très vite tendus. Ils ont pourchassé, blessé, tué des hommes, des femmes et des enfants sans aucun motif. Quant aux engins explosifs placés ou abandonnés, à terre ou en mer, ils n'ont fait qu'alourdir le bilan, à retardement dans la majorité des cas.

Les victimes civiles ont été proportionnellement deux fois plus nombreuses dans les villes que dans les campagnes, le taux de victimes civiles s'élevant à 13 ‰ dans les villes et à 6,3 ‰ dans les campagnes. Les bombardements stratégiques sur les villes fournissent la principale explication de cette forte inégalité devant la mort entre les Manchois des villes et les Manchois des campagnes. Ils ont tué plusieurs centaines d'urbains chez eux et entraîné la mort de beaucoup d'autres en les jetant sur les routes périlleuses de l'exode.

« Plus des deux tiers des communes de la Manche ont dénombré des victimes civiles parmi leurs habitants. Mais les plus touchées d'entre elles sont celles qui ont été bombardées par l'aviation stratégique ou l'artillerie lourde. »

« Dans le département, 3 676 victimes ont été tuées entre le 1^{er} avril et le 30 septembre 1944.

- du 1^{er} avril au 5 juin : les bombardements préparatoires

- du 6 au 14 juin : les bombardements stratégiques

- du 6 juin au 14 août : les combats pour la libération de la Manche

- du 15 août au 30 septembre : les lendemains de la Libération »

La répartition des victimes en fonction de leur lieu de décès

« Entre le 1^{er} avril et le 30 septembre 1944, la majorité des décès ont lieu à l'intérieur d'un arc Valognes, Coutances, Mortain. Cette zone comprend à la fois les villes les plus touchées par les bombardements aériens des 6 et 7 juin, la tête de pont du débarquement, entre Carentan et Montebourg, où le choc a été violent pendant deux semaines, du 6 au 19 juin, le quadrilatère Carentan, La Haye-du-Puits, Lessay et Saint-Lô où la guerre des haies a fait rage pendant plus de trois semaines entre le 3 et le 25 juillet. »

Source : GARNIER Bernard, Boivin Michel et l'Université Inter-

LES VICTIMES CIVILES DANS L'ORNE

En juin

« Au total, tout au long du terrible mois de juin, on recense près de 800 victimes, ornaïses ou réfugiées. Les villes les plus touchées sont Vimoutiers (autour de 180 victimes sur l'état civil avec les morts à l'hôpital de Vimer), près de 220 selon les témoignages locaux, L'Aigle près de 120 morts, Flers 102 morts, Argentan 85 morts, Ecouché 43 morts, Domfront 35 morts, Bagnoles et Tessenay-la-Madeleine 35 morts. Tinchebray, La Ferté-Macé, Sées, Mortagne, les bourgs du Perche ont été totalement ou en grande partie épargnés. Les villes détruites l'ont été au cœur (Flers, Vimoutiers, L'Aigle), plutôt en périphérie pour les autres. Dans tous les cas, gares, nœuds routiers, dépôts de munitions ont été visés.

D'autres bourgs, villages ou lieux, ont aussi souffert (Briouze seize morts, Sainte-Honorine-la-Chardonne neufs morts, Berd'huis six morts, Bures sept morts, les communes de la périphérie de Flers, Argentan, Alençon, L'Aigle). Il ne faisait pas bon habiter près d'une gare ou d'une voie ferrée qui, au mois de juin,

sont systématiquement pilonnées ; en particulier Surdon, Sainte-Gauburge, les gares du canton de L'Aigle et celles du canton du Theil situées sur la ligne Paris-Brest. »

En juillet

« Les morts, en juillet 1944, sont surtout nombreux dans l'Orne centrale, dans et autour des plaines, autour du Merlerault, d'Argentan, de Carrouges, d'Ecouché et de Putanges, canton dans lequel se trouve La Fresnaye-au-Sauvage, carrefour très sensible (18 morts). [...]

Alençon est la seule ville durement frappée : 63 morts les 17 et 26 juillet. Cependant, une quantité équivalente de victimes se situe dans les zones rurales, même éloignées des voies ferrées et grandes routes. »

En août

« Pendant ce mois d'août, en raison de la dureté des combats, plus de 300 victimes sont tombées dans les douze cantons du Bocage, de Tinchebray à Briouze et Rânes, de Passais à Carrouges ; 230 le sont dans les can-

tons de Putanges, d'Argentan, et dans le "chaudron infernal" de Trun-Chambois. »

Bilan général des victimes civiles décédées dans l'Orne entre le 1er avril et le 30 septembre 1944

- du 1er avril au 5 juin : 34 victimes
- du 6 juin au 30 juin : 800 victimes
- en juillet : 130 morts pour les mêmes causes
- en août, mois de la libération : 660 victimes
- en septembre : une quarantaine de morts dont ceux de la catastrophe du Merlerault
- 80 personnes mortes en raison de l'explosion inattendue d'une mine ou autre engin
- les Ornaïses, face aux Allemands, ont perdu plus de 220 des leurs pour fait de résistance, de simple rébellion, ou d'exécution d'otages plus d'une centaine de réfugiés sont morts dans les hôpitaux

Source : GARNIER Bernard, BOURDIN Gérard et l'Université Inter-Ages, Les victimes civiles de l'Orne dans la bataille de Normandie, 1er avril - 30 septembre 1944, Centre de Recherche d'His-